



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Pour télécharger gratuitement d'autres récits et nouvelles, rendez-vous en ligne à l'adresse [www.abrisdeglace.com](http://www.abrisdeglace.com)

## Le chromosome Ulysse

La sonate Au clair de lune que diffusait une radio locale, le ronronnement tenu et monotone du moteur, le sifflement à peine audible de la respiration d'Inge endormie à côté de moi qu'un soupir plus profond – lassitude, contentement, apaisement de quelque rêve bercé par les mouvements de la voiture ? (il me semble qu'il est trop tôt pour que ce soupir un peu forcé puisse être imputé à la grossesse d'Inge : cela fait seulement trois mois que saint Janvier a cessé de se liquéfier, signe annonciateur de catastrophes inéluctables mais encore lointaines, et dont je cerne mal les changements qu'elles vont apporter dans mon existence au cours jusqu'alors des plus erratiques ; ma seule certitude est que ces changements me seront à coup sûr désagréables) – la respiration d'Inge qu'un soupir mystérieux venait ponctuer à intervalle régulier : tout cela se fondait dans un même murmure confus et indistinct, se mêlait, s'indiscernait, annihilait en moi toute pensée.

C'était la fin de l'automne : au-dehors, des langues de brume humectaient ça et là les champs de betteraves creusés de sillons rectilignes qui balayaient avec une régularité hypnotique la frange de mon regard – comme les dents d'un peigne courbées une à une par le pouce inquiet d'un homme que guette la calvitie : clic, clic, clic ; un gigantesque peigne couché le long de la route, qui avait ramené entre ses dents les galets bruns et véloces des vanneaux, des touffes de paille ocre émergeant à demi du sol noir, un fanion délavé qui, en

des temps fastes et désormais oubliés, avait dû être bleu, et quelques mouettes aphones dont l'œil terne et sévère, tel une plaie livide dans le plumage ennuagé de celles que l'approche de la voiture ne faisait s'envoler qu'au tout dernier instant, semblait démentir leur réputation de gaieté sarcastique. Quelques buissons de ronces embroussaillés piqués au hasard au bord de la route faisaient aux champs une chevelure sans éclat, emmêlée et pleine de trous, que l'ultime coup de peigne de l'hiver emporterait bientôt, en même temps que les derniers lambeaux d'écorce blanche des bouleaux au tronc ravagé par l'érysipèle et crevé d'entailles bleuâtres.

De loin en loin, aussi, la route étroite et contournée laissait derrière elle un champ de maïs où les tiges tronquées et pourrissantes attendaient d'être enfouies dans la glèbe par le soc de ces gros tracteurs jaunes aux lignes puissantes et agressives que j'avais vus à plusieurs reprises, garés sur un talus au bord de la route ou abandonnés sur un chemin de terre qui allait se perdre dans les lointains uniformes de la plaine flamande ; restes chiffonnés de la moisson d'octobre, ces chicots noirâtres, hérissés parfois de quelques fanes brûlées par le gel et tout effilochées, semblaient condamnés à attendre ainsi longtemps leur inhumation : depuis près de cinquante kilomètres, je n'avais pas croisé âme qui vive – à part la flèche lointaine et tournoyante, presque immatérielle, d'un vol d'étourneaux et les quelques oiseaux glaneurs qui se dispersaient dans le sillage de la voiture comme des miettes de pain brossées d'un revers de main avant qu'on replie pour la serrer dans l'armoire la nappe dominicale ou celle, empesée et bordée de noir, de la Toussaint et des deuils, tout semblait mort et désert, à peine réel dans le flou brumeux qui nimbait l'arrière-plan immobile du paysage et empêchait d'apprécier correctement les couleurs comme les distances. De temps à autre, d'illusoires et éphémères champs de tournesol naissaient à la faveur d'un reflet ou d'un tournoiement des brumes, qui allumait dans le lointain de fugaces flamboiements, aussi vite évanouis qu'apparus, chiffons de satin violemment colorés agités sur l'horizon pour quelque anonyme adieu.

Midi approchait, mais la lumière, curieusement émiettée par un ciel pâle et sans nuage, se drapait obstinément dans les pans ajourés du brouillard comme dans un grand voile à la trame fatiguée, au travers duquel se devinait de loin en loin la reprise d'un bosquet ou d'un verger, un entrelacs de branches nues étrangement silhouetté, avec une netteté hallucinante, sur la confusion des ramilles auxquelles pendaient des bourres de laine grisâtre arrachées aux basques des brumes. D'évidence, ce n'était pas par pudeur que la lumière dérobaient ainsi son visage et ne laissait entrevoir sa chair nue et impalpable

qu'en de rares endroits où la glaise humide luisait, révélant un gris vaguement rosé d'oursin fraîchement éventré ; mais plutôt par l'effet d'une très ancienne habitude devenue réflexe, et sans illusion quant à la signification, désormais, d'un tel geste ; ou encore, peut-être, pour affecter un semblant de sensualité – une sensualité ironique et désabusée, un peu frelatée, aussi : une manière de suggérer la chair là où, derrière ce voile, il n'y avait que néant et souvenirs égarés de choses perdues ; une manière de mensonge. On sentait que quelque chose finissait là comme elle avait commencé : en feignant de s'ignorer soi-même et en cherchant l'oubli de l'oubli dans le silence et l'artifice – choses et animaux partageaient là une sorte d'exil domestique, leur mémoire dépenaillée s'en allant par lambeaux les laissait nus et désertés, hésitant entre l'hébétude et une morne indifférence.

Le silence et l'artifice, les artifices du silence... Je baignais dans le silence. Au silence ouaté de la campagne engourdie par le gel faisait écho, sur un mode à la fois plus pur et plus subtil, celui qui s'épanchait dans la voiture – un silence fait de quelques murmures épars et sans vigueur : la basse en sourdine du moteur à bas régime, le continuo de la respiration d'Inge (celui-ci plus aigu que celle-là : dans les médium) battant la mesure du silence avec un accent tonique tous les six temps ; avec aussi, parfois, le coup de triangle aigret de la pendeloque suspendue au rétroviseur, qui, dans les virages, venait tinter contre le pare-brise ; et, surnageant imperceptiblement, le piano égrenait les accords lancinants de Beethoven distillés par l'autoradio que j'avais réglé sur le volume minimum pour que le bruit n'éveillât pas Inge ; un silence tout en demi-teintes, plus reposant que le silence absolu parce que l'oreille pouvait s'y laisser flotter sans effort, sans chercher un son trop faible auquel se raccrocher : l'oreille se noie dans le silence, il l'asphyxie, la suffoque et l'affole, la maintient en alerte. Dans la voiture filtrait un silence sonore et narcotique, et je sentais la somnolence générale alentour me submerger par vagues tièdes et lénifiantes.

Si au-dehors le givre blanchissait encore l'ubac et la crête des sillons, le chauffage maintenait à l'intérieur de la voiture une température confortable, et l'air chaud enveloppait mes jambes avec une insidieuse sollicitude. Je me sentais gourd et l'esprit vide, incapable d'endiguer les filets de mélodies lacunaires et sans suite s'insinuant dans le semblant d'âme encore conscient qui différenciait cette étrange veille léthargique du sommeil. Comme le sommeil, cette veille était traversée de rêves aveuglants et de météores, dont l'éclat effaçait fugitivement l'image de la réalité. Par instants, je me croyais enfin blotti dans le giron de ma mère morte près de six ans plus tôt : sa voix grêle fredonnait une berceuse à

mon oreille et des lilali lilala suppléaient de temps à autre aux déficiences de sa mémoire, avec toujours un temps de retard sur les arpèges du piano. Même quand j'étais enfant, jamais ma mère ne parvenait à se rappeler les paroles d'une chanson bien longtemps ; et je la soupçonnais de ne faire aucun effort dans ce sens : ce qu'elle aimait, c'étaient les mélodies — les ritournelles, comme elle disait ; je crois qu'elle s'abusait délibérément quant à la signification de ce mot qu'elle affectionnait tout particulièrement, le préférant à d'autres peut-être plus appropriés à cause de sa consonance charmante et désuète ; d'ailleurs, quand elle les entonnait de sa voix faible, un peu nasillarde et très haut perchée, mais toujours étonnamment juste, c'étaient bien des ritournelles qui voletaient soudain dans le salon comme des hirondelles prises au piège des quatre murs tendus de papier crème à liséré d'or imitant le brocart, sous l'œil cruel et indifférent de quelque lointain aïeul dont le portrait devait s'être transmis jusqu'à nous, de génération en génération, depuis bien des siècles, tant les pigments s'étaient altérés, les bruns et les ocres encore discernables en de rares endroits ayant pour leur plus grande part viré à un noir d'encre qui donnait au vieux monsieur des airs d'hidalgo, avec son visage émacié aux traits outrageusement accusés, comme marqués au khôl, et sa vêtue ténébreuse évoquant de manière comique et caricaturale la péripatétique cour du roi Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, pourtant guère réputée, ni pour sa propre gaieté ni pour celle qu'elle suscitait autour d'elle au cours de ses incessantes pérégrinations ; en fait, lorsque bien des années plus tard mes professeurs évoqueraient la prise de Grenade, la persécution des Juifs et l'aventureuse quête de cet insensé de Cristobal Colon, le visage de l'aïeul me viendrait immédiatement à l'esprit et se jouerait sur le mien une grimace involontaire à la pensée que celui-ci avait peut-être été l'un des sbires de Torquemada, cet autre fou démoniaque, du temps de l'Inquisition (soit, pour parler comme raisonne sans doute ma mère : cette quête fanatique de la note fondamentale par l'élimination systématique de tous ses harmoniques ; mais je doute que ma mère ait jamais prêté la moindre attention à ce tableau qui me fascine).

Aussi indifférente à la présence muette de l'aïeul que celui-ci, de son côté, l'était à la sienne, ma mère pouvait se mettre à chanter à n'importe quel moment de la journée, sans raison apparente, simplement parce qu'elle ressentait soudain le besoin d'exprimer ce qui lui passait par la tête ou par le cœur — et par là je connaissais ses humeurs, sa joie ou sa tristesse, je devinais si je l'avais peinée ou si elle était fière de moi ; je partageais aussi sans les comprendre ses très rares — ô combien ! — accès de folle gaieté, ses joies secrètes les jours où la concierge

m'avait offert un chocolat chaud accompagné de biscuits à la cannelle en forme de trèfle à quatre feuilles pendant qu'elle allait, disait-elle avec des yeux brillants et une voix encore plus frêle et trémulante que d'ordinaire, prendre le thé chez une de ses amies ; parfois, elle n'était pas encore rentrée à la nuit tombée, et je savais alors que ce qui m'attendait, c'étaient de longues heures d'insomnie dans la chambre obscure et menaçante, encombrée de trophées guerriers (un obus datant vraisemblablement de la Grande Guerre, comme on dit alors, et, probablement aussi, jamais désamorcé, des photos de poilus exhibant fièrement leurs moignons et qui ne tiennent debout qu'en prenant appui sur la croupe obscène d'un cheval dont on ne voit que le train de derrière, un casque à pointe et un képi de Saharien orné d'un invraisemblable plumet rouge) et d'illustrés vantant de non moins guerrières vertus – chambre que le fils de la concierge avait quittée à seize ans pour s'engager dans la Légion, d'où il envoyait de temps à autre une lettre de peu de mots dont l'enveloppe exhibait des timbres exotiques aux couleurs criardes, presque autant inquiétantes que les ténèbres hostiles de la chambre intouchée depuis son départ.

Le lendemain, quand ma mère venait me délivrer des débordements sentimentaux de la concierge qui me pinçait jusqu'au sang les joues et le gras du bras en répétant sans se lasser des Mon petit ! Mon petit ! entrecoupés de soupirs qui ressemblaient à des hennissements, c'étaient des chants toute la journée, et seulement des mélodies guillerettes ; parfois, ma mère reprenait en les agrémentant de vocalises inattendues les œuvres légères des chansonniers dont la radio avait fait le succès (elle reprend même un jour, à haute et intelligible voix dans la cage d'escalier sonore comme un hall de gare et au grand scandale de la concierge, ce couplet destiné à devenir fameux :

Radio-Paris ment !

Radio-Paris ment !

Radio-Paris est allemand ! ;

mais si mes souvenirs sont exacts, cela se produit avant que mon père ne nous ait abandonnés, et les raisons de sa bonne humeur, ce jour-là, doivent être différentes) – mais il était rare qu'elle se permît pareille liberté avec une mélodie, quelle qu'elle fût. Parfois même, mais c'était là chose plus rare encore, elle se laissait aller jusqu'à m'ébouriffer les cheveux d'une main preste et vite retirée, ce qui ne lui arrivait jamais en temps ordinaire – elle se reprenait très vite, cependant, comme honteuse de ce geste affectueux et familial, et de longues minutes de silence s'écoulaient avant qu'elle ne s'abandonnât de nouveau à cet entrain inhabituel, lequel durait jusqu'au soir et jamais plus.

De la même façon, tout chez elle, bonne humeur ou contrariété, devenait

aussitôt prétexte à chansons, ballades et complaintes – les reproches comme la tendresse, la gratitude comme la frustration, tout demeurait informulé entre nous ; même les caresses et les baisers et, en règle générale, tout contact immédiat, qu’il fût charnel ou s’établît par le biais de la parole, étaient choses proscrites. J’en avais souffert, enfant, et lorsque, bien des années plus tard, je pressentis ce que représentaient pour ma mère ces chansons qu’elle entonnait à tout moment de la journée, cela ne servit qu’à rouvrir cette vieille blessure encore mal cicatrisée : après avoir souffert de sa réticence à employer tout mode de communication direct, il me restait à souffrir de mon propre silence pendant toutes ces années, en comprenant que la solitude de ma mère avait dû être égale à la mienne – et il était trop tard, alors, pour tenter de ressaisir le temps perdu : tout ce que j’avais jamais chanté, d’une voix caverneuse et mal posée, fausse le plus souvent, c’étaient des chansons de corps de garde, pendant mes années d’internat à la faculté de médecine :

Le curé de Camaret

A les couilles qui pendent.

Le curé de Camaret

A les couilles qui pendent.

Il bande, il ban-an-de ! ;

et ma mère n’aurait sans doute pas compris, ni même approuvé si elle l’avait compris, l’exutoire salutaire que nous trouvions dans ces gueulardes de carabins. Pour elle, chanter demeurait le lieu privilégié de l’expression des sentiments et de tout ce qui était intime ; et le seul : une pudeur excessive, ou une éducation trop stricte – je ne voyais pas d’autre explication à son attitude distante – lui interdisait d’avoir recours dans ce domaine à la parole ; elle se méfiait des mots et des épanchements de tendresse ou des accès de colère auxquels ils prêtaient une violence qu’elle maîtrisait mal – ou une intensité qui la troublait et qui lui était, dès lors, désagréable.

Ainsi, quand ma mère voulait me faire connaître ses états d’âme ou sa réaction à quelque chose de mes incartades, usait-elle du chant – et du silence. Mais même lorsqu’elle se mettait à chanter, elle demeurait prisonnière de cette étrange contrainte que j’attribuais à une pudeur mal comprise et qui l’empêchait de me toucher ou même seulement de me parler à cœur ouvert : il ne s’agissait pas alors, pour elle, de fredonner quelques bribes d’une chanson, moins encore d’improviser un air correspondant à son humeur du moment ni même de se permettre des libertés par rapport à une mélodie préexistante de façon à rendre les nuances de son sentiment, à elle. Non : elle choisissait une chanson parmi toutes celles qu’elle connaissait, et la chantait de bout en bout sans omettre

ni changer une seule note, sans sauter un couplet ni un refrain – pas même quand, ayant oublié les paroles, elle devait les remplacer par des lilali lilala : elle pouvait chanter toute une chanson de cette façon-là, sans apparemment soupçonner ce que pouvait avoir d'étrange, et d'inquiétant parfois autant que de risible, son obstination à chanter l'intégralité d'une mélodie – pauses, soupirs et reprises compris – quand elle ne se rappelait pas un mot des paroles qui l'accompagnaient – ou qu'elle accompagnait.

Ce curieux point d'honneur que ma mère mettait à restituer à la note près une chanson telle qu'elle l'avait entendue à la radio accentuait le côté impersonnel de ce mode de communication entre nous – d'ailleurs, jamais je ne pus acquérir la certitude que c'était bien à moi qu'elle s'adressait de cette façon, et non à quelque présence invisible ou même seulement à elle-même (ou encore à personne, en réponse au point d'interrogation du silence) : peut-être après tout ces chansons n'étaient-elles, pour elle aussi, qu'un exutoire au trop-plein de son âme. Pourtant, certains soirs, sans que je pusse deviner ce qui l'incitait à me manifester soudain un semblant de tendresse, ma mère s'attardait sur le pas de ma porte et, dans l'ombre qui noyait le couloir menant à ma chambre, se dessinait une silhouette noire et confuse – j'entendais cette ombre chanter à voix basse une comptine, toujours la même :

Tic Tac !

La pendule court tout le jour.

Tic Tac !

La pendule court toute la nuit.

Tic Tac !

Ses aiguilles trotent toujours.

Tic Tac !

Ses aiguilles trotent toute la vie !

Puis elle s'éloignait silencieusement, ombre parmi les ombres, et j'entendais bientôt la porte de la chambre de ma mère claquer doucement à l'autre extrémité du couloir. C'était là un moment à la fois délicieux et terrible : tant qu'elle chantait cette comptine, je croyais, je savais que c'était bien à moi que ma mère s'adressait ; mais, dès que la dernière note s'était éteinte, renaissait le doute : était-ce vraiment à moi, ou bien à cette ombre vague en forme d'enfant, que cette femme en forme d'ombre faisait l'offrande de son chant ? Venait-elle ainsi bercer mon sommeil, ou voulait-elle par cette incantation réveiller la cohorte des ombres et son meneur sans visage ? Moment terrible, aussi, parce que, la tête enfouie sous mon oreiller pour ne plus l'entendre, je ne reconnaissais pas cette voix exceptionnellement contenue comme celle,

vibrante et pointue, de ma mère ; pour moi, elle restait celle de l'inconnue du couloir, cette femme qui voulait me charmer par ses accents de sirène explorée et m'obliger à revêtir je ne savais quel manteau de ténèbres avant de la suivre. Malgré cela, c'est avec des mains moites d'excitation réprimée que, chaque soir, j'attendais que ma mère vînt fredonner à ma porte cette comptine – et, les soirs où le bruit de ses pas s'éloignait sans qu'elle se fût arrêtée devant ma chambre, c'était presque du désespoir qui me tenait éveillé : l'espoir moribond et toujours déçu de sa visite, que le moindre craquement du bois dans l'obscurité suffisait à ranimer.

Mais mes instants de plus grand bonheur, il me fallait les voler. Pendant des années, c'est avec un luxe de précautions, et même de ruses, toujours plus extravagant à mesure que ma mère devenait plus habile à déjouer mes manœuvres de moins en moins loyales, que je tentai de la surprendre alors que, debout et toute raide devant le poste de TSF, les mains plaquées bien à plat sur le dossier d'un fauteuil et le buste cambré comme celui des choristes à l'église, elle s'ingéniait à copier les inflexions, les accents et même les afféteries des chanteuses dont on diffusait les œuvres à la radio.

En effet, ma mère n'était pas naturellement douée pour le chant : elle chantait juste, certes, mais sa voix, quelque effort qu'elle fît pour lui donner un peu d'ampleur et d'amplitude, devait toujours rester faible, et son timbre légèrement nasal pouvait faire croire qu'elle singeait volontairement celui qu'une technique encore balbutiante imprimait sans discrimination à tous les chanteurs et les speakers que l'on entendait alors à la radio ; en outre, elle ne possédait pas ce que l'on appelle une oreille qui lui eût permis de reproduire une mélodie à peine l'avait-elle entendue : les mélodies, il lui fallait les apprendre longuement, les répéter avec l'application douloureuse d'une écolière ànonnant son catéchisme, tenter de les retenir, bribe après bribe, à chaque fois qu'elles passaient à la radio – et ainsi faisait-elle lorsqu'elle se croyait seule à la maison, figée devant le poste qui grésillait un peu, la nuque contractée où se voyait comme sur une planche anatomique le jeu des muscles à chaque fois qu'entre deux strophes elle reprenait son souffle avec une inspiration précipitée et légèrement sifflante qui me nouait les entrailles, tout son corps raidi par l'effort de mémorisation qu'elle s'imposait. Du jour où je surpris ce secret – je ne saurais dire aujourd'hui en quelle occasion, tant par la suite les fois où je devais surprendre ma mère occupée de la sorte furent nombreuses, et se mêlent dans mon souvenir pour former une image unique, irréductible et sans doute en partie onirique sinon tout à fait imaginaire –, je fus taraudé sans répit par le désir d'écouter ma mère à son insu, chaque fois qu'elle s'efforçait d'apprendre, en se trompant et en

trébuchant souvent sur les notes les plus basses, ces chansons que, le reste du temps, elle reprenait avec un naturel et une facilité apparents qui m'avaient longtemps émerveillé et empli à son égard d'une révérence à laquelle se mêlait un peu de crainte devant ce miracle infallible et tant de fois répété.

Mais ma mère devina très vite mes manigances, et ce n'est plus qu'après s'être assurée qu'elle était seule qu'elle continua de tirer le fauteuil devant le poste de TSF, tel un prie-Dieu qu'elle empoignait plutôt qu'elle ne s'y appuyait pendant cette étrange cérémonie votive au rituel immuable – avec l'intuition souvent prise en défaut mais parfois fulgurante de l'enfance, je comparais en effet, quoique inconsciemment, la pièce ainsi miraculeusement réorganisée et comme transfigurée, par le simple déplacement d'un fauteuil, autour et en fonction du seul poste de TSF, aux murs du narthex de l'église où ma mère m'entraînait tous les dimanches, lesquels étaient couverts d'ex-voto noircis par la fumée des cierges à l'agonie ; ces ex-voto étaient de toutes sortes, qui allaient de la plaque de cuivre finement martelé aux incrustations damasquinées, au chiffon de papier à l'orthographe incertaine, mais tous, sans exception, tournaient autour du même déchirement, tels les rayons dépareillés d'une roue qui avait l'attente, la solitude de ceux pour qui le voyage n'est qu'absence, pour moyeu. Et quand, ayant déjoué la circonspection de ma mère, je finissais par trahir ma présence impie par un soupir extatique et trop longtemps contenu, celle-ci se taisait brusquement, lâchait le dossier du fauteuil puis, après un instant de silence au cours duquel j'imaginai qu'elle s'efforçait de retrouver ses esprits au tomber de ces sphères éthérées jusqu'où le chant l'avait transportée, tournait le bouton du poste de TSF avec une violence inaccoutumée, une fureur qui me terrifiait brièvement. Le fauteuil, lui, restait là où il se trouvait, face au poste de TSF soudain déchu, privé de ses attributs divins par le silence, aussi longtemps que durait le mutisme de ma mère après qu'elle avait découvert qu'une fois de plus, je l'avais espionnée – et sa présence silencieuse à cet endroit inhabituel m'était un constant reproche tant qu'elle ne m'avait pas pardonné : au bout de quelques heures, parfois de quelques jours, je constatais en rentrant de l'école que le fauteuil avait retrouvé sa place près de la fenêtre du salon, j'entendais soudain ma mère qui fredonnait quelque part dans l'appartement, et je comprenais que le silence, cette longue punition, avait pris fin. Jamais ma mère n'alla plus loin dans ses reproches ou dans sa colère d'avoir été surprise en train de répéter devant le poste de TSF, mais cette manière de faire était pour moi bien plus douloureuse, sinon plus dissuasive, que la plus sévère des corrections ; bien plus cruelle aussi, car le pardon et la réconciliation tardaient plus à venir : tant que ce silence durait,

je me sentais aussi misérable et malheureux que si ma mère m'avait surpris à l'épier par le trou de la serrure pendant sa toilette — je crois d'ailleurs que si tel avait été le cas, ma mère aurait moins vivement ressenti le viol de son intimité que lorsqu'elle s'apercevait de ma présence pendant que, redevenue petite fille, elle apprenait ses leçons face à cet étrange mentor qu'était le poste de TSF (cette chose noire et trapue dont émane une violente odeur poivrée de bakélite chaude qui me rappelle celle des pastilles contre la toux que suce en permanence, été comme hiver, le prêtre auquel, tous les jeudis, il me faut me confesser, et qui me souffle invariablement son haleine enfiévrée au visage au moment de me donner l'absolution).

Pourtant, si cruellement que je ressentisse ce silence et le remords de la faute qui l'avait provoqué, dès qu'il avait pris fin, une force irrésistible me poussait, après avoir fait mine de descendre jouer dans la cour de l'immeuble bourgeois où nous habitions à Valenciennes, à me glisser subrepticement jusque derrière la porte du salon, dans l'espoir de surprendre à nouveau ma mère devant le poste de TSF. C'était devenu pour moi une obsession, et je tirais un plaisir si vif de ces moments volés, que la plus cruelle des punitions n'eût sans doute pas suffi à m'en délivrer. La voix de ma mère, si assurée d'ordinaire mais si hésitante alors qu'elle répétait ainsi, avait en effet dans ces moments-là le pouvoir de me jeter hors de moi-même et de me transporter en des contrées inconnues et enchanteresses ; pour moi, cette voix mal assurée, c'était tout à la fois le chant des sirènes, la baguette de Circé et les fleurs de loto, ces havres trompeurs semés sur la route d'Ulysse perdu dans sa longue errance. Ou, plutôt, le parfum des fleurs de loto, seulement leur parfum, car ce que j'éprouvais en l'écoutant, c'était une impression labile et vertigineuse : la sensation que si elle tenait la note un instant encore, je pénétrerais enfin dans un autre monde et que, touché par la grâce de l'amnésie, je m'y perdrais à jamais. Mais jamais cette voix ne m'avait transporté plus avant que jusqu'au seuil de ce monde mystérieux : l'entrée de celui-ci m'était à chaque fois refusée, et le charme se dissipait dès que je m'en étais suffisamment approché pour que la nostalgie de ce monde inconnu (« Pas nostalgie. Cela est Sehnsucht. », me corrige Inge en froissant le revers d'une blancheur immaculée de sa veste d'un air désapprobateur) me fit éclater en sanglots bruyants et convulsifs (dont l'écho avertit ma mère de ma présence et fait s'interrompre la magie de son chant).

Ce brutal retour à la réalité m'était un déchirement pire que le remords d'avoir peiné ma mère : contrairement à Ulysse, je voulais à toute force jeter l'ancre près de ces rivages tentateurs de l'oubli, je désirais plus que tout m'y échouer et n'en plus jamais repartir, enfin délivré de ma longue attente d'un père

absent devenu omniprésent dans mes pensées à proportion du vide que son départ avait laissé dans notre foyer, à ma mère et à moi. Or, du vivant de ma mère, jamais la voix de celle-ci n'avait eu la force de me jeter contre ces rivages, mais seulement de me les faire entrevoir pour mon tourment — et, bercé par la respiration d'Inge qui me faisait croire par instants que c'était mon propre souffle que j'entendais, pétrifié derrière la porte du salon comme autrefois, je songeai avec une curieuse amertume que cette illusoire voix d'outre-tombe avait enfin trouvé la force de m'égarer, car à force de tenter de l'entendre au sein du brouhaha de la sonate Au clair de lune et du ronronnement du moteur, je m'étais bel et bien perdu. Au volant de la voiture, j'étais sans repère au sein de la plaine flamande terrassée par l'automne, laissant au hasard le soin de décider de ma route à chaque carrefour que je rencontrais dans ce morne désert.

Puis, Beethoven s'étant probablement retourné une fois de trop dans sa tombe, le piano tut sa rengaine, bientôt remplacé par la voix impersonnelle d'un présentateur annonçant les titres du journal ; peu désireux d'apprendre combien de nouvelles guerres avaient éclaté ni combien de morts avaient fait celles en cours, je coupai le son de l'autoradio. Revenu à l'instant présent, je ne pus m'empêcher de hausser les épaules : ce n'était pas la première fois, depuis que je parcourais en tous sens la France, la Belgique et l'Allemagne, d'abord seul puis, cette fois, en compagnie d'Inge — ce n'était pas la première fois, loin de là, que je perdais ainsi mon chemin. Et, constatais-je avec désenchantement, cette fois-ci pas plus que les autres l'oubli ne m'attendait au bout de ce chemin perdu. Cette manie de s'égarer sans cesse, à la moindre occasion — manie qui condamnerait le récit de ma vie, s'il était entrepris, à n'être qu'une longue suite de digressions et de chants sans autre lien les uns avec les autres que leur héros (sinon leur héraut) — devait être, plutôt qu'un effet de l'éphémère et illusoire résurrection de la voix de ma mère, une sorte de maladie héréditaire que se transmettaient de génération en génération les enfants mâles dans la famille — et que j'avais un jour, las de cette sempiternelle errance, baptisé dans un esprit de dérision et par référence au fameux chromosome Y, du nom de chromosome Ulysse. Mon père déjà, alors que je n'avais que cinq ou six ans, était un jour descendu acheter le journal et, s'étant égaré de la sorte, n'avait jamais retrouvé le chemin de la maison où ma mère, triste et parfois infidèle Pénélope faisant et défaisant sans cesse l'insaisissable trame de son chant, ce voile arachnéen qui enveloppa toute mon enfance, devait attendre son retour pendant plus de vingt ans avant de mourir et de me laisser seul avec le silence qui, tel un funeste prétendant, avait peu à peu investi le foyer de

l'absent avant de lui ravir sa femme. Comme Télémaque, j'avais vu ma mère de plus en plus lasse faiblir devant les instances toujours plus pressantes de ce détestable prétendant ; comme lui, je n'avais rien fait, ou rien pu faire, pour l'empêcher de se laisser peu à peu entraîner vers le silence et la couche muette où elle reposait désormais, enfin délivrée de l'écheveau de son interminable attente ; et c'est dans mes mains impuissantes que le fil de sa voix avait rompu, usé d'avoir été tant de fois tissé puis dénoué.

Avant de mourir, cependant, ma mère avait pour la première fois essayé de me parler — essayé de me parler de cet homme dont elle avait jusqu'au dernier instant espéré le retour. Mais, s'étant tue trop longtemps, elle avait perdu l'habitude de la parole, et presque son usage : les mots ne lui venaient plus qu'au prix d'une lutte torturante contre les bribes de chansons qui lui montaient sans cesse aux lèvres, machinalement, ces chansons que, dans les moments qui avaient précédé la fin, elle fredonnait encore de sa voix de plus en plus faible et chevrotante — aussi n'avait-elle pas eu le temps d'aller au bout de ce qu'elle avait à me dire. Tout ce qu'elle avait pu me répéter, à chaque instant de rémission que lui laissait ce curieux chant de mort entrecoupé de berceuses et de romances, de plaintes et de bluettes désuètes, qui marqua son agonie, ç'avait été : « Voilà ton père, mon petit. C'est ton père, tu vois... », en me tendant une coupure de journal que je la voyais froisser nerveusement depuis des heures sans y prêter attention (une coupure de journal jaunie aux caractères en partie effacés par de nombreuses traces de doigts où l'encre diluée par la sueur forme un palimpseste charbonneux et difficilement lisible).

Je crus sur le moment que ma mère délirait, et c'est seulement plusieurs jours après son enterrement (pendant toute la cérémonie, je m'attends à ce que le psaume 22, son préféré, franchisse ses lèvres de cire :

Si je traverse les ravins de la mort,  
Je ne crains aucun mal ;  
Le Seigneur est mon berger,  
Son bâton me guide et me rassure.

et je manque me mettre à hurler quand je vois sa bouche s'entrouvrir mécaniquement après que j'ai par inadvertance heurté le catafalque) — c'est seulement plusieurs jours après ce cauchemar que je songeai à regarder le verso du morceau de mauvais papier que j'avais rangé sans l'examiner dans un carton à chaussures en compagnie des seuls souvenirs que je devais conserver de ma mère : quelques rares photos d'elle et de moi, des programmes de théâtre ou de concert, une broche à l'insigne d'une chorale dont j'avais toujours ignoré qu'elle eût fait partie — le tableau de l'aïeul avait été vendu trois ans auparavant

pour subvenir à mes frais d'études jusqu'à ce que j'entre en internat et aie droit à une bourse (c'est d'ailleurs pour moi l'occasion d'apprendre, non sans désillusion, qu'il ne s'agit nullement du portrait de quelque mien aïeul ou, au moins, d'un très vieil et sévère Espagnol, mais d'une assez bonne copie du Guillaume, baron de Montmorency de Jean Clouet, ce qui ne fait guère honneur à mes connaissances, tant en Histoire qu'en Peinture). Au dos de la coupure de journal, on voyait, découpée par une main malhabile ou rendue telle par l'énervement, la photo d'un homme jeune au visage banal, avec lequel mon propre visage offrait une ressemblance qui me frappa d'emblée : tel était donc le visage de mon père, ce visage que ma mère, au fur et à mesure que je grandissais, avait dû voir se dessiner peu à peu tel un repentir sous mes traits enfantins ; qu'elle avait dû, jour après jour, contempler avec des sentiments sans doute contradictoires, peut-être avec terreur – une terreur pleine d'un détestable espoir, une terreur proche de la folie.

Ce visage que j'avais eu sous les yeux chaque jour, depuis que j'étais en âge de comprendre ce qu'était un miroir, sans savoir que c'était celui de mon père, bouleversa ma vie : à vingt-six ans, j'abandonnai mes études de médecine dont le terme approchait enfin et, après avoir rempli mes obligations militaires, me fis embaucher par une firme de la Ruhr comme représentant en produits pharmaceutiques, afin de partir à sa recherche. Dans cette quête, je ne disposais pour m'aider que de très peu d'indices, car malgré tous mes efforts, il m'avait été impossible, hélas ! d'identifier le titre et la date d'édition du journal dont provenait la photo découpée par ma mère. Pourtant, et je plaçai en ce fil d'Ariane fin comme un cheveu d'ange tous mes espoirs, j'étais à grand peine parvenu à reconstituer le texte tronqué qui figurait au dos de la photo de mon père :

...ir martial, plein de superb...

... au son des fifres et des tamb...

...éfilent les musiciens de la fan...

...rillants aux couleurs de Noord...

...éroule pour la treizième fois ...

...ances de la grande ducasse annu...

Mon plan, dans son extrême et absurde simplicité, était parfaitement démentiel – ce qui ne m'empêcha pas de le suivre à la lettre : je fis une liste de toutes les villes et de tous les villages jusqu'au moindre hameau dont le nom commençait par Noord..., en France, en Belgique et même en Allemagne bien qu'il s'agît d'un journal francophone (selon toute probabilité, celui-ci date, vu la mauvaise qualité des encres et du papier, de l'Occupation ou des tout premiers temps

de la reconstruction de la France après la Libération) et je m'arrangeai pour en visiter le plus grand nombre possible au cours de mes déplacements professionnels, quitte à rallonger ceux-ci d'un jour ou deux pour avoir le temps d'y mener mon enquête. Malgré cela, six ans s'étaient écoulés sans que j'eusse rayé la moitié des noms de ma liste — et avant qu'Inge ne décidât de m'accompagner à Noordpeene, petit village figurant sur ma carte entre Saint-Omer et la poche de Dunkerque, laquelle avait vu le sauvetage, et le massacre, de tant de soldats Alliés au cours de la Seconde Guerre mondiale, cette triste et sanglante réédition de bien d'autres guerres avant elle, depuis la tout première et mythique guerre de Troie.

Ainsi, de Télémaque attendant le retour d'Ulysse, étais-je moi-même devenu, à mon tour, une sorte d'Ulysse : un Ulysse mâtiné de Juif Errant, qui ne retrouvait son foyer à chaque retour de voyage que pour mieux le quitter, à la poursuite d'un Laërte sénile incapable de diriger ses pas vers Ithaque ; un Ulysse à qui, conformément au récit homérique, chaque raccourci faisait perdre sinon des mois, voire des années, du moins parfois des jours entiers. Et, une fois de plus, dans mon impatience d'arriver à Noordpeene où m'attendait peut-être mon père, j'avais voulu prendre un raccourci... et je m'étais perdu (« Les raccourcis font de longs délais. », dit toujours ma mère en haussant les épaules d'un air excédé). Je fus tenté d'éveiller Inge et de lui demander de consulter la carte que j'avais rangée près d'elle dans la boîte à gants, mais à l'instant même où cette idée m'effleura, je m'aperçus que je préférais la savoir endormie. De cette façon, sa présence inhabituelle à mes côtés devenait moins sensible, et je pouvais presque croire qu'il n'y avait rien de changé, que j'étais seulement, une fois de plus, en train d'ajouter des kilomètres au compteur, kilomètres qu'une fois de plus le comptable d'A.V. Farben me rembourserait d'un air navré en me disant : « Noch einmal haben-Sie kein Glück gehabt, Herr Colomb. » (il prononcera Kolombe, une fois de plus), ignorant que c'était mon père qui, une fois de plus, ne s'était pas présenté au rendez-vous qu'il m'avait fixé, et non quelque médecin indélicat ou distrait comme je voulais le lui faire croire.

Parmi les représentants d'A.V. Farben — lesquels n'étaient pourtant pas gens à s'émouvoir pour quelques kilomètres de plus ou de moins, cet éternel vagabondage n'étant après tout que la routine de leur profession, c'est-à-dire aussi de la mienne —, j'étais devenu une légende ; on me montrait du doigt en disant : « Der ist der Mann der kein Glück hat, weißen-Sie ? » ; j'étais celui qui sillonnait le monde sans jamais marchander sa peine, brûlant dans sa course des milliers de litres d'essence, qui allait et venait sans cesse, toujours seul, à qui l'on ne connaissait aucune aventure, à qui il arrivait de repartir sur

les chemins pendant ses jours de repos, qui rognait sur ses frais d'hôtel en descendant dans des troquets, et qui pourtant rapportait chaque mois moins de contrats que les autres ; j'étais l'homme qui n'a pas de chance. Et même si d'une certaine façon ils se trompaient sur mon compte, ils avaient raison, bien sûr : durant ces six années, pas une fois la chance ne m'avait souri ; chacune des centaines de personnes à qui j'avais montré la coupure de journal (que je fais plastifier pour protéger des atteintes du temps le visage éternellement jeune de mon père, et qui ne quitte jamais la poche revolver de ma veste — d'où, au passage, un tic qui trouble souvent mes interlocuteurs et exaspère Inge, à qui je dois d'en avoir pris conscience : chaque fois que j'adresse la parole à quelqu'un pour la première fois, je porte machinalement la main à cette poche pour caresser les contours invisibles sous le tissu du rectangle de plastique aux angles rigides et familiers) et la photo qui figurait au verso, avait pris un air vague et un peu ennuyé pour me répondre : « Non... Non, vraiment, ça ne me dit rien... Je ne vois pas, désolé. ». Parfois, devant ma mine déçue, les premiers mois de cette interminable quête, puis de plus en plus désespérée à mesure que le temps passait sans m'en faire entrevoir le terme, on m'offrait un verre. Ou, rendu soupçonneux par mon insistance, on me priait froidement de déguerpir ; avant que la porte du café ne claquât derrière moi, j'entendais alors inmanquablement quelque chose comme : « Les flics, moi, je ne peux pas les sentir, mais je les flaire à des kilomètres, vous pouvez me croire ! Pendant la dernière guerre, déjà, je n'étais qu'un gamin, pourtant, eh bien, les types de la Gestapo, je les... ». A Noordengehem, j'étais entré en collision avec le car d'un asile d'aliénés, mais quand les passagers en étaient descendus avec des hurlements suraigus et s'étaient mis à briser les vitres de ma voiture en s'y déchirant les poings, aucun ne m'avait paru suffisamment hagard pour pouvoir être mon père. A Noordhoove, petite station balnéaire de la Baltique ne figurant sur aucune carte et lieu rêvé pour le tournage d'un film d'épouvante, j'avais partagé le repas d'un groupe de sympathiques vieillards en villégiature dans ce no man's land sinistre où l'on s'attendait à chaque coin de rue à être happé par le Temps à la gueule obscure comme une bouche d'égout et projeté dans un avenir concentrationnaire aussi improbable que l'écho de ses propres pas tout au long des ruelles désertes ; au troisième prosit !, ils avaient tombé le masque — mais je n'avais pas vu tomber ce masque — et ils s'étaient mis à évoquer avec une mièvre nostalgie le bon vieux temps du Reich et les sanglantes victoires des hordes teutoniques ; mais, là encore, au sein de ce cauchemar, je n'avais pas retrouvé mon père. Et, à Noordmunde, j'avais rencontré Inge. Aussi ne me sentais-je guère l'envie, ni de raisons, de détromper le comptable

d'A.V. Farben lorsqu'en sortant de son bureau, chaque premier lundi du mois, je l'entendais derrière moi qui murmurait machinalement : « Pôfre monsieur Kolombe ! Wenn man kein Glück hat, soll man sein Glück machen, nee ? ». D'ailleurs, pourquoi l'aurais-je détrompé ? — je tirais une maligne satisfaction de son invariable tirade, que j'écoutais en ricanant in petto : s'il savait ! Quelle revanche, le jour où je lui dirai !

Faire contre mauvaise fortune bon cœur, voilà ce que signifiait le murmure apitoyé du comptable... Et ainsi faisais-je depuis six ans, quoique en fait on ne pût guère appeler courage la force mystérieuse et impérieuse qui me poussait à persévérer dans ma longue quête de ce père que je maudissais sans pourtant parvenir à le renier ; cette quête insensée était au fil du temps devenue toute ma vie et, l'aurais-je voulu, que je n'eusse sans doute pas pu l'abandonner sans renoncer par là même à un peu de mon âme — le peu d'âme qui me restait encore, m'arrivait-il de penser. Car d'une certaine façon, c'était aussi une part de moi-même que je poursuivais ainsi, tel un amnésique cherchant à reconstituer l'image de son passé, image désormais étrangère et pourtant aussi intimement sienne que le reflet de son visage dans les yeux de ceux qu'il supplie de l'aider à retrouver les morceaux du puzzle. Ce qui rendait aussi cruelle et obsédante l'ignorance où je me trouvais du passé de mon père — et donc aussi, d'une manière étrange, vague et lointaine, mais dont je ressentais la vérité avec une troublante acuité, de mon propre passé —, c'était l'époque à laquelle celui-ci nous avait quittés, ma mère et moi. Tout au long de mon adolescence, j'avais sans relâche harcelé ma mère dans l'espoir qu'elle finirait par céder et me dire quand il était parti — à quelle date ? — mais sa réponse la plus précise avait été : « Cesse de penser à tout ça, mon petit. Tu n'avais que cinq ou six ans à l'époque. Tu étais trop jeune pour te souvenir de tout ça aujourd'hui, va... ». Au moment où je rapporte cette phrase, je me demande encore ce qu'elle voulait dire : signifiait-elle que je n'étais pour rien dans le départ de mon père, ou que le peu d'empreinte que ce départ avait laissé dans ma mémoire ne devait pas m'inquiéter, étant donné mon âge au moment où il avait eu lieu ? Ou encore que ma mère trouvait inquiétante mon obstination à vouloir m'approprier de tels souvenirs nécessairement apocryphes ?

Quoi qu'il en fût, voilà tout ce que j'avais pu tirer d'elle. Or, « cinq ou six ans », de quelque façon que je refisse le calcul dans l'espoir de trouver un résultat différent, cela me ramenait toujours aux années 1943-44 — ce qui me laissait libre de tout imaginer, le meilleur comme le pire ; le pire, surtout. Mon père avait-il, comme des millions d'autres, été pris dans une rafle, anonyme sans visage égaré par les victimes anonymes de ce cauchemar à la Hieronymus

Bosch que Nacht und Nebel représentait pour moi ? Ses traits déjà flous et inconsistants avaient-ils achevé là de perdre toute substance, dissous par la nuit et le brouillard des camps, ou bien avait-il été torturé à mort par les nazis parce qu'il les combattait dans l'ombre ? Ces hypothèses étaient encore celles auxquelles je m'arrêtais le plus volontiers, car je pouvais aussi bien l'imaginer s'engageant dans la Légion Charlemagne et hurlant le Horst Wessel Lied au rythme du pas de l'oie. Cette image de mon père s'enfonçant peu à peu dans les neiges de Russie jusqu'à s'y perdre, avec encore sur ses lèvres gelées et le disputant au rôle de l'agonie, ce chant de haine et de désespoir :

Wo wir sind, da ist immer vorn

Und der Teufel der lacht nur dazu !,

m'avait longtemps tourmenté. Si cet homme qui n'avait d'autre visage que le mien avait pris ce chemin, n'étais-je pas d'une manière ou d'une autre condamné, moi qui partageais avec lui ce visage, moi sans mémoire, à mettre mes pas dans les siens ? Allais-je comme lui rompre mes chaînes et me laisser entraîner par le chant des sirènes lorsque, l'entendant pour la première fois, je ne saurais le reconnaître et me garder de ses séductions ? La plus cruelle des certitudes, quant au passé de mon père, me paraissait presque préférable au doute lancinant dans lequel me plongeait l'ignorance, car il me semblait qu'au jour de l'épreuve, de simples soupçons ne suffiraient pas à m'empêcher de tomber dans les mêmes errements que lui. Peut-être d'ailleurs ces errements n'étaient-ils pas ceux, intolérables pour un fils, qu'une imagination morbide me faisait entrevoir, si tant est justement qu'il y eût des degrés dans la honte d'un fils trahi par le passé de son père. En effet, je pouvais également croire qu'il avait eu des raisons de fuir l'épuration et dû s'exiler à la fin de la guerre ; mais peut-être avait-il tout bonnement abandonné ma mère (c'est bien ainsi que, égaré dans le dédale de supputations qu'édifie une âme inquiète, j'en viens à raisonner : tout bonnement abandonné ma mère !), et cela n'avait-il été qu'une coïncidence s'il l'avait fait en ces années obscures ; peut-être avait-il tout au plus profité pour ce faire de l'occasion que lui offrait alors un monde convulsé duquel tant d'autres avaient déjà disparu et continuaient de disparaître sans laisser de trace ?

C'est une trace, précisément, que j'allais chercher à Noordpeene : la trace que mon visage avait peut-être, vingt ans plus tôt, laissé dans la mémoire de ses habitants en âge d'avoir connu la guerre. Mais je commençais à désespérer d'arriver jamais à Noordpeene. Cela faisait plus d'une heure que dans mon impatience d'arriver à bon port j'avais délaissé l'itinéraire tracé par moi la veille et, depuis, j'avais erré de route départementale en chemin vicinal sans

trouver sur ma route le moindre indice qui m'eût permis de m'orienter. Je savais que Noordpeene était un tout petit village – à peine un village, en fait – mais l'absence de tout panneau indicateur commençait à m'inquiéter vaguement – cela, et le fait que depuis tout ce temps, je n'avais pas croisé âme qui vive. La route que j'avais empruntée au dernier croisement m'avait conduit, de méandre en méandre, jusqu'à une cuvette boisée où le brouillard s'appesantissait plus épais encore qu'ailleurs et, comme de part et d'autre de la voiture défilaient les silhouettes mouvantes et fantomatiques des bouleaux, j'avais l'impression que c'était au Pays des Morts que j'étais descendu chercher une réponse à toutes mes questions et que c'était là, au sein de ces ténèbres diurnes, qu'allait m'être enfin révélé non pas l'avenir, mais le passé (mais peut-être, une fois ce passé dévoilé, l'avenir m'apparaîtra-t-il aussi, qui sait ?) – au sein des brumes où formes et couleurs s'indiscernaient, où tout ce qui était immobile paraissait s'animer et se réifier tout ce qui était vivant, il devenait très facile de croire que le silence était celui des Morts venus m'accueillir avec cette morne indifférence des Morts qu'aucune visite ne saurait surprendre. Et quand émergea du néant la silhouette confuse d'un homme assis au bord de la route, je compris qu'ils étaient là, en vérité, et que depuis toujours ils attendaient ma visite. Curieusement, je n'en éprouvai aucune surprise, pas plus qu'aucune frayeur – je garai calmement la voiture sur le bas-côté. Tirée du sommeil par le profond silence qui succédait soudain au ronronnement du moteur, encore mal réveillée et tout désorientée au sein de ce monde nébuleux qui n'offrait au regard aucun contour identifiable, aucune forme connue, Inge tourna vers moi un visage où se lisaient la peur et le désarroi – du regard, je lui désignai l'homme.

Celui-ci avait tiré une chaise au bord de la route et se tenait assis là, le dos bien droit et les mains posées sur ses genoux, absolument immobile. Bien que j'eusse stoppé la voiture à une dizaine de mètres à peine de l'endroit où il se trouvait, il était impossible de distinguer s'il avait tourné la tête dans notre direction ou s'il continuait de fixer quelque point mystérieux au sein des ombres, droit devant lui ; à cette distance, c'est à peine si nous apercevions par instants, au sein du tournoiement infini des brumes, le squelette vertical et régulièrement disposé par une main maniaque amoureuse de la rigueur géométrique jusque dans ce non-lieu sans forme, le squelette d'une barrière entrouverte se profilant telle la porte de l'Érèbe derrière cet étrange et immobile gardien – tant le brouillard s'était fait dense et même parfaitement opaque en certains endroits. Toute la scène avait un aspect irréel, les ombres s'allongeaient démesurément, se tordaient en convulsions d'une violence inouïe malgré leur

infinie lenteur ; mais surtout, il y avait le silence : un silence absolu, fantastique. Tout cela – la silhouette assise au bord de la route, celle plus vague encore de la barrière derrière elle – n'était pourtant pas un rêve, comme le prouvait clairement l'expression d'Inge, laquelle ne trahissait plus en cet instant le moindre assoupissement. Désormais parfaitement réveillée, Inge jetait des regards inquiets tout autour d'elle, en battant la mesure de quelque mélodie secrète avec son ongle contre l'attache métallique de sa ceinture de sécurité. Ce martèlement machinal qui se faisait entendre dès qu'Inge se trouvait mal à son aise (je le connais bien car, les premiers temps de notre mariage, il me faut l'écouter tout en affichant un sourire de convenance, à chaque fois qu'en ma présence une des amies d'Inge, croyant que j'ignore l'allemand et que je ne peux lui répondre, demande à celle-ci quelle est ma profession et, ayant appris que je ne suis rien qu'un minable petit VRP, laisse s'installer un silence gêné dans lequel le cliquetis de cet ongle sonne soudain comme le glas d'une condamnation sans appel quoique compatissante – c'est à Inge, bien sûr, que va cette compassion, et non à moi que ce verdict irrécusable : VRP, exclue tout naturellement du nombre de ceux qui en sont dignes... Si elles savaient, toutes ses amies au sourire torve ! Quand elles sauront, avec quel plaisir je verrai leur sourire condescendant se pétrifier comme à la révélation du visage de Gorgone !) – ce cliquetis obsédant m'exaspérait, soudain, et je regrettai avec une amertume renouvelée qu'Inge eût décidé de m'accompagner ; je craignais que sa présence à mes côtés n'allât effaroucher le Tirésias inconnu qui m'attendait assis au bord de la route, et inciter celui-ci à taire tout ce qu'il avait à me dire. Pourtant, je ne fis rien pour empêcher Inge de me suivre quand j'entendis sa portière claquer après la mienne avec un bruit mat, vite étouffé.

Au sortir de la relative obscurité que maintenaient les vitres teintées à l'intérieur de la voiture, je fus un instant aveuglé par tant de blancheur – blancheur des brumes, blancheur de la lumière qui, ses grains éparpillés par le curieux effet de poudroisement que provoque la saturation en humidité de l'atmosphère, paraissait non plus tomber du soleil invisible pour frapper les objets mais rayonner de ceux-ci dans toutes les directions, ce qui donnait naissance à une étrange et uniforme luminosité, plus difficile à soutenir que le soleil à son zénith. Je fus plusieurs secondes à plisser les paupières en tentant vainement de distinguer dans ce magma indifférencié autre chose que le tournoiement assourdissant des spectres, ombres informes et diversement obscures qui dansaient la sarabande devant mes yeux éblouis, avant de pouvoir accommoder – pour constater qu'il n'y avait rien à voir, ce que l'on appelle voir, sinon un tableau mouvant et abstrait pour la réalisation duquel un peintre dément avait épuisé toutes les

nuances du gris et s'était ingénié (incontestablement avec succès) à obtenir des dégradés à ce point subtils qu'ils déjouaient la perspicacité de l'œil humain. Je retirais de cette vision une sensation très vive de malaise, d'égarement, de perte d'identité – une sensation indescriptible bien que fût évidente la nature du bouleversement qu'elle provoquait en moi : j'avais l'estomac soulevé par des haut-le-cœur comme au cours d'une chute depuis des hauteurs infinies et mes mains soudain douées d'une volonté propre palpaient désespérément le vide à la recherche du contact rassurant et familier du capot de la voiture qui devait se trouver derrière moi. J'avais la terrifiante impression qu'un monde d'une réalité déjà hautement improbable venait soudain de retourner au néant, tel un mirage auquel l'éloignement seul avait jusqu'alors prêté l'apparence de quelque substance, et dont je me fusse trop approché. Je ne sais pourquoi, le souvenir de mon séjour à Noordhoove resurgit avec force des profondeurs de ma mémoire et, balayant impitoyablement toute autre pensée comme une lame de fond, s'imposa à moi. Je crus que j'allais me noyer. Puis je compris pourquoi mon esprit en déroute avait choisi de ressusciter ce souvenir que j'eusse préféré oublier.

A mon arrivée à Noordhoove, j'avais en effet assisté à un phénomène météorologique semblable – ou, au moins de même nature. Bien que, depuis Brême où je séjournais alors, la route fût plus courte et plus aisée en rejoignant la Mer du Nord par l'Österdeich puis en suivant la côte, j'avais, pour une raison dont je ne parviens pas à me souvenir, choisi de longer d'abord le cours de la Weser puis de gagner la station balnéaire par l'intérieur des terres. Il avait fait très beau toute la matinée et, devant selon mes estimations les moins optimistes parvenir à destination aux alentours de midi, je m'étais attendu à sentir pendant tout le trajet le regard du soleil sur ma joue droite. Mais, alors que cinquante kilomètres me séparaient encore de Noordhoove, une taie cendreuse avait progressivement obscurci cet œil devenu livide, et les quelques rares habitations qui avaient jusque là jalonné mon avance avaient commencé de s'éloigner de chaque côté de la route dans un long glissement immobile, leurs contours s'étaient peu à peu altérés puis indiscernés ; et bientôt tout avait disparu sous une chape de brume dont la luminosité trépidante m'avait obligé à chausser mes lunettes de soleil bien qu'il y eût sans doute moins de lumière qu'un quart d'heure auparavant, quand un soleil nu veillait encore au zénith : c'était la qualité de la lumière, sa texture, qui avait changé – et cet éclat uniformément voilé me blessait cruellement les yeux. Résigné à subir ce contretemps comme bien d'autres avant lui, je modérai ma vitesse. Mais, très vite, je dus ralentir encore, jusqu'à bientôt rouler en seconde, car n'étaient

désormais plus visibles au sein du chaos que les fulgurations hypnotiques des lignes blanches peintes sur l'asphalte. Bien que poursuivre mon chemin dans des conditions de visibilité aussi extrêmes dût selon toute probabilité me mener droit à la mort, je m'étais stupidement obstiné, et il m'avait fallu près de deux heures pour couvrir une distance d'à peine quarante kilomètres avant de rejoindre enfin la Baltique.

Là, la route devenant plus étroite et tortueuse, j'avais enfin renoncé à aller plus loin avant que le brouillard ne se fût un peu éclairci. Après m'être garé sur une aire de repos (pour déchiffrer tant bien que mal l'écriteau qui vante le panorama, il me faut m'en approcher à moins d'un mètre au risque d'y écailler la peinture de l'aile avant gauche de la voiture), je sortis me dégourdir les jambes. Une fois à l'air libre, je suffoquai soudain. Je fus pris de vertige à la vue des immensités nébuleuses qui ne s'ouvraient devant moi que pour mieux me cerner de tous côtés : la plage de sable gris devenait, au-delà d'une ligne de démarcation indéterminée, une mer grise qui se prolongeait sans solution de continuité perceptible en un ciel gris et aussi vaste et hermétiquement clos que l'intérieur d'un crâne ; encore cette description ne rend-elle pas compte du néant qui s'offrait à ma vue, car rien ne permettait de distinguer entre le sable, la mer et le ciel – tout n'était plus que gris sans nuance s'entrecroisant dans un silence absolu.

Je fus pris d'une étrange panique. Je me mis à hurler. Mais, comme nul écho ne me revenait, je cessai bientôt de hurler pour me ramasser frileusement sur moi-même, incapable d'esquisser le moindre mouvement de peur que le sol ne se dérobat sous moi – la légère déclivité de la plage et un sable rendu instable par l'humidité portaient cette crainte à des paroxysmes absurdes. C'est alors que le véritable cauchemar commença : je perdis toute notion de l'endroit où je me trouvais, de ce que j'étais venu y faire, de qui j'étais moi-même (qui donc est ce je qu'on entend hurler au sein du néant ?). Des illusions d'optique dressèrent autour de moi des murs blancs et capitonnés qui tantôt s'éloignaient à l'infini, tantôt se rapprochaient jusqu'à m'enfermer dans un lieu sans porte ni fenêtre aux dimensions d'une cellule plus exiguë qu'aucune cellule jamais bâtie pour les criminels ou pour les fous. Je perdis toute notion du temps – du temps qui passait comme de l'instant présent. J'eus l'impression que toute ma vie se résumait à ce présent indéterminé et sans limite. Plus de passé, plus d'avenir, rien que le désarroi immense d'une bête traquée. D'une bête acculée. D'une bête morte. Puis même plus cela. Le néant. Après une éternité, se fit jour dans un recoin de mon âme cette certitude : j'avais déjà vécu cet instant. Ou j'allais le vivre un jour. Peut-être même étais-je en train de le vivre. Puis quelqu'un

sut que ce n'était pas moi qui étais en train de le vivre. Je vis une ombre assise au bord du lit recouvert d'un édredon délavé. L'édredon présentait un accroc grossièrement reprisé dans son coin le plus proche de la table de chevet, et je me retrouvai dans ma chambre d'hôtel à Noordhoove. Je me levai machinalement pour jeter un coup d'œil par la fenêtre et m'assurer que la sirène d'alarme dont on entendait les hurlements stridents n'était pas celle de ma voiture. La voiture était toujours là où je l'avais garée, apparemment intacte. En refermant la fenêtre, je vis les vitres et le pare-brise miroiter brièvement malgré l'absence de soleil. Une nuée fuligineuse s'appesantissait sur la place et empêchait de distinguer la position du soleil dans le ciel ; je me demandai quelle heure il pouvait bien être. Comme je laissais retomber le rideau, je sentis qu'une main aux ongles durs comme des morceaux de verre (peut-être la mienne) serrait convulsivement mon avant-bras pour implorer grâce. Entravé par l'étreinte de cette main, j'eus une peine infinie à resserrer le nœud de la ganse qui enserrait les plis du rideau et dévoilait la mer. Je ne sais si je parvins à refermer cette boucle autour du crochet fixé dans la plinthe car, comme semblait poindre le dénouement de cette lutte, mon esprit feignit l'oubli (et trois lignes plus pas je me retrouve, abandonné là par cet àède fantasque qu'est ma mémoire, égaré quelque part non loin de Noordpeene – ayant chaussé mes lunettes de soleil, je commence à distinguer de nouveau une silhouette immobile assise au bord de la route).

J'appartenais de nouveau à la réalité. Je distinguais vaguement sur ma droite la silhouette floue d'Inge qui s'était rapprochée et tâtonnait à la recherche de mon bras. Bien que cela sonne comme un inévitable poncif, j'étais incapable d'évaluer combien de temps avait pu durer l'égarement qui m'avait emporté dans son tourbillon au sortir de la voiture – une seconde ? Une minute ? Toute une vie ? Plus encore ? Pourtant, il me sembla comprendre pourquoi, bien qu'elles m'eussent littéralement glacé de terreur, les sensations chaotiques qui m'avaient assailli à mon entrée au Pays des Morts ne m'avaient causé le moindre étonnement : j'avais déjà vécu cet instant au détour d'un autre rêve ; l'irréductible étrangeté de ce vertige s'était émoussée, quoique sa charge d'angoisse fût demeurée entière. Encore sous l'impression de cette vision qui ressemblait à un souvenir, j'eus un geste de recul brutal quand un long soupir déchira le brouillard, et mon coude alla cogner contre la vitre de ma portière avec une violence qui faillit la briser. Mais ma frayeur dura peu : j'avais reconnu le son plaintif d'un orgue de Barbarie. Bientôt, une voix légèrement chevrotante et assourdie par l'humidité se fit entendre, et je reconnus avec émotion une chanson que ma mère m'avait souvent chantée lorsque j'étais enfant :

« Est-il rien sur la terre  
Qui soit plus surprenant  
Que la grande misère  
Du pauvre Juif Errant ?  
Que son sort malheureux  
Paraît triste et fâcheux !

... Messieurs, je vous proteste  
Que j'ai bien du malheur,  
Jamais je ne m'arrête,  
Ni ici, ni ailleurs.  
Par bon ou mauvais temps,  
Je marche incessamment.

Isaac Laquedème  
Pour nom me fut donné,  
Né dans Jérusalem,  
Ville bien renommée.  
Oui, c'est moi, mes enfants,  
Qui suis le Juif Errant.

Je n'ai point de ressource,  
Je n'ai ni maison ni bien.  
J'ai cinq sous dans ma bourse,  
Voilà tout mon moyen :  
En tous lieux, en tous temps,  
J'en ai toujours autant.

C'est ma cruelle audace  
Qui causa mon malheur.  
Si mon crime s'efface,  
J'aurai bien du bonheur.  
Le Dernier Jugement  
Finira mon tourment ! »

Oui, c'était bien la Complainte du Juif Errant, telle que ma mère la chantait parfois, en pensant peut-être à mon père. Passant outre à la main d'Inge posée sur mon avant-bras pour me retenir près d'elle (Inge parle fort mal le français et l'entend médiocrement, aussi seuls les accents lugubres de l'orgue de Barbarie

et l'insoutenable Sehnsucht qui en émane la mettent-ils mal à son aise), je me dirigeai d'un pas incertain vers l'endroit où n'en finissaient pas d'agoniser les échos muets de la Complainte.

Non, ce n'est pas ainsi que cela se passa ; et puisque, lorsque j'ai entrepris le présent récit, mon intention était de faire une relation exacte de mon voyage à Noordpeene et des circonstances de ma vie qui s'y rattachent, je crois nécessaire d'apporter la précision qui suit : ce n'est pas d'après la direction qu'avait semblé indiquer l'écho assourdi de la voix du chanteur, que je devinai mon chemin au sein des brouillards. En fait, je préfèrai prendre pour amer, tout au long de cette courte mais hasardeuse traversée du néant, l'ombre mouvante de ce chanteur, si peu sûr que parût pourtant ce repère visible seulement par intermittence et, quand il l'était, arborant à chaque fois un visage différent derrière son masque de brumes. Tel un navigateur ayant perdu son cap et devinant la proximité de quelque terra incognita au sourd grondement tournant d'un ressac menaçant, lequel l'avertit du danger sans pour autant l'aider à le situer dans la nuit, je n'avais d'autre choix que de tirer des bords circonspects dans la direction approximative de ce phare au clignotement erratique et non répertorié – au même titre qu'une lueur anonyme dans la nuit océane, à l'approche du finis terrae, cette ombre pouvait avoir été placée là par des naufrageurs aussi bien que par une main secourable, mais je jugeai cependant moins aventureux de me fier au témoignage de mes yeux plutôt qu'à celui de mes oreilles, car il me semblait être la proie d'une étrange hallucination auditive : bien que la voix de la raison me répétât que le chanteur devait s'être tu, puisque la plainte de l'orgue de Barbarie avait cessé après une dernière et déchirante ritournelle, je continuais d'entendre, multipliant à l'infini leurs échos aussi funestes que les piaillagement de mauvais augure de quelque invisible harpie, les deux derniers vers de la Complainte :

Le Dernier Jugement

Finira mon tourment !

Le Dernier Jugement

Finira mon tourment ! ;

et malgré tous mes efforts, il m'était impossible de chasser cette importune chimère comme de discerner si, au lieu de voleter autour de ma tête comme je le croyais, elle n'avait pas plutôt fait son nid à l'intérieur de mon crâne. Quoi qu'il en fût, j'avais la certitude qu'elle n'avait d'autre but que de me détourner du mien et de me faire tourner en rond jusqu'à la consommation des temps au sein du monde nébuleux et dépourvu de substance révélé par le brouillard. Aussi m'efforçai-je d'oublier ses cris perçants. Je me mis à avancer prudemment,

imitant le pas hésitant des aveugles lorsqu'ils se trouvent dans un lieu inconnu, les bras tendus devant moi, palpant le néant de crainte de heurter du front quelque mur dérobé par le brouillard, les yeux écarquillés derrière mes lunettes noires pour ne pas perdre de vue un seul instant la silhouette qui profilait devant moi ses contours flous et évanescents. De nouveau m'étreignait puissamment cette sensation d'irréalité propre aux songes, je n'entendais plus la respiration légèrement sifflante d'Inge happée par le néant, j'avais l'impression que ma mémoire tentait de m'abuser quand resurgissait de temps à autre, de moins en moins fréquemment, le souvenir du contact moite de sa main posée sur mon avant-bras pour me retenir — c'est à peine si j'apercevais, très loin devant moi, mes propres mains qui pendaient mollement comme deux chiffons oubliés sur une corde à linge. Seule l'ombre assise conservait quelque apparence de réalité, une ombre irrésolue, sans forme assurée, sans épaisseur.

A mesure que je m'en rapprochais, cette ombre se précisa — comme si, de mirage insubstantiel qu'elle était jusqu'alors demeurée, elle avait peu à peu revêtu une robe de chair tissée d'illusion à ma seule intention. Quand je ne fus plus guère éloigné d'elle que d'un mètre ou deux, je constatai soudain qu'elle ne semblait plus une simple image peinte sur la toile mouvante des brumes, mais qu'elle avait désormais acquis une troisième dimension. Que cette métamorphose se fût opérée à mon insu me troubla au-delà de toute expression — même, cela fit naître en moi une angoisse aussi violente et tenace qu'apparemment immotivée. L'explication la plus plausible de ce phénomène était sans doute qu'il fallait l'attribuer à un instant de distraction pendant lequel je n'avais plus été conscient de ce que mes yeux continuaient de voir, mais c'est en vain que pour me rassurer je tentai de m'en convaincre. Il me semblait discerner là pour la première fois un indice de quelque chose que j'avais longtemps soupçonné sans oser me l'avouer, et dont je ne prenais conscience qu'en cet instant. Ce phénomène singulier ne prouvait-il pas plutôt que l'apparente continuité du réel était un leurre ? A l'idée que le monde auquel j'avais cru jusqu'alors, avec ses frontières nettement tracées et ses fermes collines où poser le pied, n'était peut-être qu'une répartition discrète, tant dans le temps que dans l'espace, de matières et de souffles, je fus pris de vertige. Je demeurai stupide un moment — je ne sais avec précision combien de temps, à vrai dire : bien que désormais pourvue d'un volume propre, l'ombre assise au bord de la route n'avait pas cessé de se métamorphoser à chaque instant au gré des remous fuligineux de la brume ; et si, quand je repris conscience au sortir de ce moment d'absence, cette ombre me parut méconnaissable, peut-être cela ne signifiait-il rien. Puis, après un temps indéterminé dont je ne garde aucun souvenir, une autre

pensée me vint : peut-être devais-je comprendre que ce n'était pas le monde, mais ma propre vie, ou ce qu'en retenait le tamis de ma mémoire, qui n'était qu'un ruisseau de sable dispersé par les vents ? Ne m'était-il échu, le jour où les Parques avaient tissé mon destin, qu'un bout d'étoffe à la trame lacunaire et sans motif ? Curieusement, à cette idée, toute terreur m'abandonna. En cet instant, la silhouette imprécise assise au bord de la route ne présentait plus rien de mystérieux ni même d'incongru. Au contraire, il semblait qu'elle avait été là de toute éternité et que lorsqu'elle aurait disparu, alors seulement viendrait le temps de la crainte. Rasséréné comme j'avais été inquiet, sans raison, je me mis à détailler cette ombre des yeux.

Rien dans l'attitude de l'homme, si c'en était un et non le fantôme d'une imagination dérégulée, n'indiquait que celui-ci avait pris conscience de ma présence (il ne tourne pas la tête vers moi ; pas même un tressaillement ne trahit qu'il sait que je suis là, devant lui ; il ne bronche pas sous mon regard bien qu'il me semble que mon regard jaillisse de mes yeux, au travers de mes lunettes noires, comme un trait de feu livide). Que ce fût ou non Tirésias, il se tenait dans la posture exacte où je l'avais vu pour la première fois, avant de garer la voiture et de marcher à sa rencontre : assis sur sa chaise, parfaitement immobile, d'une immobilité de statue ou de guetteur pétrifié dans le sel, ses yeux grand ouverts fixés sans un cillement droit devant lui. Ce que j'avais pris pour une barrière se révélait n'être qu'une sorte de tréteau supportant l'orgue de Barbarie, sur lequel reposaient deux mains inertes (à les voir ainsi, telles deux bêtes spéculaires abattues au même instant par quelque invisible chasseur, on en vient à douter que ce soient elles qui, un instant ou une éternité plus tôt, ont inséré le ruban de carton perforé dans la gueule de l'orgue et tourné la manivelle qui pend maintenant au côté de la caisse de bois peint comme un sexe flétri). Détournant un moment mon attention de cette vision de mort, je constatai que la route goudronnée s'arrêtait en cet endroit, prolongée par un chemin de terre qui dix mètres plus loin s'engouffrait pour y disparaître sous la voûte affaissée des nues amoncelées, comme retenues dans leur chute ultime par les basses branches des bouleaux qu'elles masquaient à demi. L'homme n'était pas assis au bord de la route comme je l'avais cru, mais celle-ci faisait à l'endroit où il se tenait un coude brutal et imprévu : il avait tiré sa chaise au beau milieu du chemin, ses quatre pieds disposés symétriquement de part et d'autre de la frontière entre l'asphalte et la terre battue ; peut-être ne s'attendait-il pas à ce qu'aucune voiture s'égarât de ce côté au risque de le renverser, peut-être se savait-il protégé par quelque charme plus puissant qu'aucun être mécanique, peut-être la mort l'avait-elle déjà mis à l'abri de tout

comme d'un tel sort et ne craignait-il plus aucune blessure — peut-être, si j'étais remonté dans ma voiture et si j'avais foncé sur lui au jugé, se serait-il dissous dans le brouillard, abandonnant là une enveloppe de chair vide bientôt réduite en poussière... Mais je savais que de telles interrogations étaient vaines, car jamais je n'oserais lever la main, à supposer même que j'en éprouvasse le désir insensé, sur ce spectre dont j'imaginai à tort ou à raison qu'en lui résidait mon dernier espoir de découvrir ce qu'il était advenu de mon père.

Soudain rappelé à l'objet de ma quête, je reportai mon regard vers la silhouette qui me faisait face. Bien que je m'en tinsse très près, je distinguais mal les traits de l'homme, dont le visage était voilé par la brume ; tout juste pouvais-je deviner qu'il s'agissait d'un vieillard, plus d'ailleurs à la façon dont il tenait ses mains noueuses et déformées par l'arthrite recroquevillées sur la caisse de l'orgue de Barbarie, qu'à d'éventuelles rides, tavelures ou chairs affaissées, car celles-ci, l'étrange luminosité diffuse de cette fin de matinée gorgée d'humidité les eût gommées sans laisser d'autre trace qu'une ombre illisible et dénuée de signification. Seuls les yeux apparaissaient nettement au sein du visage flou aux traits incertains, deux yeux comme surgis du néant : exorbités, d'une inquiétante, d'une inhumaine fixité. Ces yeux me mettaient mal à mon aise ; je n'osais proférer un seul son, de peur d'être moi-même pétrifié par leur regard, de peur aussi de me sentir ridicule en découvrant ensuite que c'était à un bloc de pierre que j'avais confié le fardeau de mon âme stupide. Et puis, je ne pouvais me défaire du soupçon que ce regard vide pouvait être celui d'un mort. Une vie de silence s'écoula. Enfin, je songeai que, comme Homère, le vieillard était peut-être aveugle ; cela semblait raisonnable. Pourtant, le doute subsistait, opiniâtre et protéiforme : avec une singulière insistance, une voix me chuchotait maintenant que son esprit, plutôt que ses yeux, était plongé dans les ténèbres — et que c'était là l'explication de ce regard sans expression qui me fascinait. Après tout, si je regardais en arrière, la logique du destin qui m'était échu ne voulait-elle pas, le jour où je rencontrais enfin l'oracle que j'avais si longtemps recherché, que celui-ci fût devenu sénile à force d'attendre ma venue ?

« Christophe, Christophe... Sei nicht traurig... Es sollte so sein, nee ? Sei nicht traurig, Christophe, bitte... »

C'était la voix d'Inge. Je devinais en elle une sollicitude inaccoutumée, et même quelque chose qui ressemblait à de la tendresse ; et je ne fis rien pour repousser la main qui pesait sur mon épaule comme pour m'inviter à regagner quelque invisible lit de brumes que je n'eusse jamais dû quitter. Son contact me procurait une grande paix, et j'en retirai assez de force pour adresser la

parole au vieillard, quoique sans grand espoir de tirer celui-ci de sa cécité, quelle qu'elle fût. Comme je portais la main à ma poche revolver pour caresser le rectangle de plastique qui était tout à la fois pour moi un talisman et le rappel incessant de mon tourment le plus intime, je m'aperçus qu'elle était vide. Je devais avoir oublié la photo de mon père dans la voiture ; il me semblait vaguement, maintenant, me souvenir de l'avoir rangée dans la boîte à gants, contrairement à mon habitude (qui est de ne jamais m'en séparer, ne serait-ce qu'un seul instant : sans elle, il me semble n'être plus rien ni personne). Mais, curieusement, sa disparition ne me troubla guère ; même, il me parut en éprouver quelque chose comme un absurde soulagement. J'apostrophaï l'ombre assise devant moi en ces termes :

« Monsieur, s'il vous plaît ! Pourriez-vous m'indiquer la route de Noordpeene ? Nous nous sommes perdus, ma femme et moi, et...

– Je ne sais pas. Il n'y a plus rien là-dedans... », me répondit l'ombre soudain douée de vie et de parole, en se frappant le front d'un air perplexe. La réponse avait jailli à peine avais-je marqué une pause, sans me laisser le temps d'achever ma phrase. Elle avait jailli sans une hésitation, comme s'il ne s'était pas véritablement agi d'une réponse à ma question, mais d'une phrase rituelle rodée par un long usage, ou d'une incantation dont celui-ci qui la prononçait avait depuis longtemps oublié la signification et le pouvoir. Elle avait jailli, dénuée de toute intonation, de tout accent, n'exprimant aucune détresse, énonçant simplement une vérité certes incontestable mais qui avait cessé de concerner le vieillard de près ou de loin. Comme je l'avais soupçonné, celui-ci avait perdu sinon la raison, du moins la mémoire, mais il semblait s'être fait à l'irréremédiable désertion de ses souvenirs ; elle ne l'étonnait même plus – peut-être l'avait-il oubliée, elle aussi, et ne comprenait-il plus ce qu'il disait quand il constatait avec une perplexité presque comique qu'il n'y avait plus rien là-dedans. Pourtant, une lueur lointaine et mal assurée vacillait au fond des yeux troubles qu'il plongeait dans les miens, et nous restâmes un long moment à nous entre-regarder, animé pour ma part de sentiments confus et contradictoires parmi lesquels je ne parvenais pas à démêler ce qui l'emportait, de la commisération ou d'un respect que je ne comprenais pas moi-même, de l'agacement, du désespoir ou d'une étrange sensation de plénitude et d'apaisement. Le vieillard, lui, demeurait impassible, impénétrable, ne laissant en rien deviner si derrière ce masque il y avait un visage, ou même seulement le souvenir d'un visage – ou s'il n'avait d'autre visage que ce masque inexpressif, à la fois terriblement personnel et anonyme. Je sentis la main d'Inge glisser de mon épaule sur ma nuque, et je m'aperçus alors que j'avais franchi la courte

distance qui me séparait encore du vieillard pour ramasser le ruban de carton perforé dont les feuilles avaient glissé à terre. Je repliai soigneusement le ruban avant de le tendre au vieillard qui continuait de me regarder puis, comme celui-ci ne montrait aucune réaction, je déposai le tas de feuilles reliées entre elles et pliées en accordéon sur la caisse de l'orgue de Barbarie, entre les mains immobiles qui semblaient peser sur elle d'un poids de pierre.

« Monsieur Omer ! Monsieur Omer ! Où c'est-y qu'vous vous cachez, encore ? »

Je ne pus m'empêcher de sursauter, désagréablement impressionné par l'écho discordant de cette voix rauque et acariâtre que le filtre du brouillard n'avait pu adoucir ni altérer. Le vieillard s'était raidi lui aussi à l'appel de cette voix, à ce qu'il me sembla ; mais peut-être ne s'agissait-il là que d'une illusion engendrée par l'état d'âme morbide dans lequel me plongeait l'étrangeté conjuguée du lieu et de la lumière, et ne faisais-je que lui prêter à tort des réactions analogues aux miennes. En fait, le vieillard n'avait pas bougé, mais je croyais percevoir dans son attitude le reflet d'une tension que je n'avais pas remarquée avant que n'eût retenti cet appel excédé. Quant à moi, ce cri réveillait dans les tréfonds de mon subconscient des échos de claquements de portes en série, de pas dans un couloir nu et violemment éclairé, le cliquetis rythmique d'un trousseau de clefs ou d'un ongle long et dur contre une vitre, le grincement d'une serrure rouillée, et mille autres souvenirs oniriques tous pareillement chargés d'angoisse et d'un terrible sentiment d'oppression. Quand Inge me saisit le poignet pour attirer mon attention sur une ombre apparue au sein des brouillards, je suffoquai brièvement, terrifié par l'étreinte soudaine de sa main – et je faillis me mettre à hurler. La seule pensée qui m'empêcha de céder à cet absurde accès de terreur fut que, si je ne trouvais pas la force de lui résister, je continuerais à hurler sans pouvoir m'arrêter jusqu'à ce qu'on finisse par m'assommer pour me faire taire ; cette dernière peur fut la plus forte, et je me contins. La terreur panique qui avait manqué me renverser fit place à une inquiétude plus supportable, banale, telle que la justifiait l'apparence fantastique de la silhouette ailée qui se précisait peu à peu sous mes yeux et qu'avait précédée un rauque aboiement de chocard en maraude (images de gibets, de fruits tombés à terre, de glaneuses coiffées, de racines de mandragore, sperme des pendus, nuages immenses comme des oiseaux de proie, bec pointu de charognard). Alors seulement je pris conscience de la douleur lancinante qui me déchirait le bras droit jusqu'à l'épaule : peut-être pour me rassurer, peut-être pour se rassurer elle-même, Inge avait enfoncé ses ongles dans la chair tendre de l'intérieur de mon poignet, et sa main me

sciait la peau comme un lien trop serré. De ma main libre, je desserrai un à un ses doigts crispés et me dégageai doucement. Comme je libérai mon bras, la main d'Inge se referma nerveusement sur la mienne (et c'est ainsi, dans la posture de deux lutteurs enlacés ou de deux amants sur le point de se désunir, que le surgissement du néant d'une femme vêtue comme on imagine que le sont les geôlières dans les prisons pour femmes ou les garde-chiourme dans les asiles d'aliénés — c'est dans cette posture chère à la statuaire antique, que son apparition nous fige l'un et l'autre).

« Eh bien, monsieur Omer ! Vous voilà donc ! Ce n'est pas bien de vous cacher comme ça ! Et au mitan de la route, encore ! Vous n'êtes pas raisonnable ! Vous le savez, quand même, qu'il ne faut pas faire ça ! Personne ne viendra de ce côté, je vous l'ai déjà expliqué mille et mille fois... »

Qu'il ne l'eût pas entendue ou qu'il l'ignorât délibérément, le vieillard ne se tourna pas vers la femme qui approchait d'un pas raide et volontaire — il continuait de me regarder fixement, sans un mot. L'insistance de son regard, qui semblait non pas exactement fixé sur moi mais sur quelque point mystérieux au-delà de mon front, comme si j'eusse subitement acquis la transparence que l'on prête ordinairement aux ectoplasmes, me fit détourner les yeux. De nouveau, me traversa fugitivement la pensée que le vieillard devait être aveugle. Mais il n'était pas insensible : je le vis distinctement tressaillir lorsque la femme, parvenue derrière lui, posa les mains sur ses épaules et imprima à son buste une légère poussée vers l'avant. Les mains lâchèrent un instant l'orgue de Barbarie, et le ruban de carton perforé glissa à terre.

Comme je m'avançais pour le ramasser, je sentis à mon tour qu'un grand poids s'abattait sur mes épaules — je retins à grand peine Inge qui avait brusquement pâli et tournait vers le ciel indistinct des yeux égarés, un visage exsangue. Elle avait passé ses bras autour de mon torse, au niveau des premières côtes, et s'appuyait contre moi de tout son poids sans force, sans un mot ; ses lèvres blêmes ayant laissé sur la manche de ma veste une traînée rouge et pâteuse gisaient comme un fruit écrasé entre les deux pierres de son nez et de son menton elles aussi maculées et comme criblées de minuscules pépins violacés (le fard un peu sombre qu'utilise Inge dessine sur ses joues, depuis la commissure de ses lèvres entrouvertes figurant quelque gigantesque craquelure de l'écorce terrestre à l'approche du Weltuntergang, une planisphère où des terres lie-de-vin au relief aussi familier que terrifiant d'étrangeté plongent abruptement dans une mer de craie). Mon premier réflexe fut de me dégager, de laisser glisser à terre ce poids qui voulait m'entraîner dans sa chute et m'ensevelir ; mais, bien qu'à demi inconsciente, Inge déployait une formidable force

d'inertie, et je ne pus y réussir. Dès qu'à grand peine j'avais détaché de moi une de ses mains crochetée au revers de ma veste, l'autre venait peser sur ma nuque et m'enchaîner à elle dans une étreinte insinuante et sans vigueur, mais d'une puissance irrésistible, accablante ; du simple fait de la pesanteur soudain mystérieusement décuplée, ce lien dénoué m'entravait aussi sûrement qu'une camisole de force – j'avais l'impression de lutter contre une pieuvre aux tentacules dépourvus de ventouses mais lourds, incroyablement lourds, d'un poids de pierre brute. Ainsi enlacés, Inge et moi titubâmes gauchement en direction de l'étrange couple ramassé derrière l'orgue de Barbarie.

J'entendis alors un cri rauque – et pris soudain conscience du tableau d'apocalypse que nous devions former, en surgissant brusquement du néant comme une sorte de gigantesque crabe bicéphale aux pinces dressées dans un simulacre de combat : et qui se combattaient l'une l'autre comme si deux volontés ennemies avaient animé le même corps. En fait, quand retentit ce cri de surprise apeurée, plusieurs phénomènes contradictoires se produisirent simultanément. Soudain, je nous vis, Inge et moi, tituber vers le couple pétrifié par notre apparition – je nous vis de l'extérieur, d'un point situé à quelque hauteur à l'endroit approximatif où se tenait le vieillard assis derrière l'orgue de Barbarie ; pendant un bref instant, j'eus une vision panoramique de toute la scène : le vieillard et sa gouvernante (dans cette position, on peut la prendre pour une infirmière ou une garde-malade poussant le fauteuil roulant d'un impotent) se tenaient immobiles devant et au-dessous de moi, me tournant le dos, et face à eux je m'avançais en soutenant Inge prise d'un malaise, je marchais de biais à leur rencontre. Et, au même instant, la part de moi-même qui luttait contre Inge perçut indistinctement un mouvement d'une invraisemblable rapidité à la périphérie de son champ de vision. Puis, le souffle court, terrassé par mon fardeau, je sombrai dans une cécité où s'engloutirent ces deux visions dichotomiques. Je sentis qu'on me soulageait d'une partie du poids insoutenable qui m'oppressait, que deux bras doués d'une force surhumaine s'emparaient d'Inge et l'adossaient à la caisse de l'orgue de Barbarie. Je m'entendis murmurer à l'adresse de la vieille femme venue nous secourir après un moment de stupeur provoqué par la soudaineté et l'aspect fantastique de notre apparition au sein des brumes :

« Ma femme ! Ma femme a un malaise ! C'est l'enfant qui l'épuise, vous comprenez ! C'est l'enfant, l'enfant...

– Du calme, du calme, mon petit moussu ! Regardez votre dame, la voilà déjà presque remise. Allons, ce n'est rien. Là... Ah ! Ces hommes, ça n'a pas la moindre goutte de sang-froid dans les veines, hein ma petite ? Comment vous

sentez-vous ? ça va mieux ? Quelle idée aussi d’emmener votre dame qui est enceinte dans un endroit pareil ! Si vous ne faites pas attention, ça va faire tort à l’enfant, vous savez !

– Je... Nous nous sommes perdus. Nous voulions aller à Noordpeene et...

– Noordpeene ? Mais Noordpeene est derrière vous, monsieur ! Pour arriver jusqu’ici, vous y êtes forcément passés !

– Christophe, was sagt-sie ?

– Nichts. Bleib ruhig. Alles ganz gut.

– Oh ? Allemands ?

– Ma femme est allemande, oui. Pouvez-vous me dire comment aller à Noordpeene ? Nous sommes assez pressés.

– Tatata ! Vous allez d’abord venir vous reposer un moment à la maison. Votre femme a besoin d’un remontant, et puis vous m’avez l’air assez secoué, vous aussi. Allez ! Passez donc devant sans tant faire de façons ! Je vous suis. »

Inge s’étant docilement levée et ayant commencé de s’enfoncer dans le brouillard, je n’eus d’autre choix que de la suivre. Du coin de l’œil, je m’assurai que la vieille femme ne restait pas en arrière ; elle avait calé l’orgue de Barbarie sous son bras gauche et, de sa main libre, entraînait le vieillard en le tenant par le coude, abandonnant au milieu de la route la chaise et le tréteau que j’avais pris pour la porte de l’Erèbe. Le temps d’un éclair blanc, je croisai le regard du vieil homme qui se laissait traîner sans mot dire, les bras ballants et l’air d’un enfant pris en faute – et dont j’avais senti les yeux peser sur ma nuque comme les pointes émoussées d’une lance bifide. Dans son regard, je ne lus rien, sinon peut-être une vague interrogation – mais cette fois-ci, je ne me laissai pas abuser, comprenant que si quelque chose le tourmentait, c’était de savoir où on l’emmenait ainsi, et non qui j’étais ; il était clair qu’il était plongé trop avant dans son propre univers fermé pour m’appeler au secours ou même seulement, peut-être, s’inquiéter de son propre sort. Curieusement, alors qu’en détaillant ses traits un moment plus tôt je n’avais su y découvrir le moindre écho à ceux de mon père, le bref regard que je jetai en arrière me livra en pâture une foule de détails en soi insignifiants, mais dont l’image d’ensemble me frappa par sa ressemblance avec la photo plastifiée que j’avais oubliée dans la voiture, telle que j’avais souvent essayé de l’imaginer, brouillée par les ans. Mais, à quoi tenait cette ressemblance, je n’aurais su le dire. Peut-être s’agissait-il plus, en fait, d’une commune ressemblance avec l’idée que je me faisais d’Ulysse rendu méconnaissable par Athéna pour faciliter son retour à Ithaque et éprouver la fidélité de ses familiers condamnés à l’attendre : si quelque déesse, se jouant du temps à l’instar d’Athéna au glaive et à la chouette, avait voulu travestir les traits

de mon père et couvrir celui-ci des haillons de la folie, sans doute eût-il arboré ce même masque inexpressif et terriblement anonyme, ce faciès de mendiant ou d'enfant perdu au corps de vieillard. Soudain las et comme indifférent, je repoussai cette interrogation en attribuant l'impression fulgurante de déjà vu qui l'avait engendrée à une imagination dérégulée ; avant de reporter mon attention vers la silhouette floue d'Inge qui menaçait de se dissoudre dans les brumes, j'eus encore le temps d'apercevoir le ruban de carton perforé qui gisait dans la boue près du tréteau – malgré son extrême brièveté, la vision que j'en eus demeure anormalement précise et riche en détails dans ma mémoire ; je me souviens même, avec tant d'acuité que je pourrais en dessiner les contours les yeux fermés, d'une tache de boue qui avait éclaboussé de biais l'un des feuillets et venait ajouter à la partition mécanique une brusque envolée vers les aigus, comme un cri muet.

A l'intérieur de la maison, la lumière électrique me permit très vite de recouvrer une vue normale. Ayant sur les instances de la vieille femme vidé d'un trait le verre rempli d'un liquide viride que celle-ci lui tendait, Inge toussait convulsivement ; de livide qu'elle était un instant plus tôt, elle cachait maintenant entre ses mains un visage congestionné et couvert de larmes, d'une vilaine couleur pourpre et fripée de nouveau-né. La vieille femme écarta fermement les doigts d'Inge et entreprit de la débarbouiller avec un linge humide, qui fut bientôt maculé de rouge à lèvres – la docilité d'Inge, qui avait fermé les yeux et reprenait lentement une couleur plus naturelle, m'étonnait vaguement : même, elle resta sagement assise à sa place après que la vieille femme eut cessé ses soins un peu maladroits (Inge ne profite pas de sa visite aux toilettes pour se remaquiller) ; son visage nu ne m'était pas familier et me sembla terne mais agréable. Pourtant, je m'en désintéressai rapidement pour fixer le vieillard qu'on avait assis dans un angle et qui restait là, les yeux vagues et apparemment indifférent au remue-ménage qui l'entourait. Il avait posé ses mains sur ses genoux et les contemplait avec curiosité, l'air de ne pas comprendre ce qu'elles faisaient là et qui les y avait oubliées. De nouveau, je regrettai fugitivement l'oubli de la photo de mon père dans la boîte à gants. Mais je me sentais trop las pour aller la chercher dans la voiture – en fait, curieusement, je n'avais aucune envie de comparer le visage du vieillard à celui de mon père, de les soumettre tous deux à ce stupide et vain examen. D'ailleurs, je n'avais nul besoin de cette photo sur laquelle figurait un père plus jeune que moi, et dont le visage actuel, s'il vivait encore, devait beaucoup plus ressembler au mien qu'à cette image dépourvue de substance comme de signification. A vrai dire, il m'aurait été très facile de me rapprocher du petit miroir ovale suspendu à l'un des murs ;

plus facile encore de poser à la vieille femme la question qui me tourmentait – mais je n’en fis rien : en proie à une étrange apathie, pris d’une inexplicable faiblesse, je me contentai d’observer distraitement le vieillard qui, désormais, refusait de me rendre mon regard.

Mon insistance n’échappa à la vieille femme, qui se rapprocha de moi et se lança dans un verbiage confus que je n’écoutai que d’une oreille, perdu dans mes pensées – ou, plus précisément, dans le vide de mes pensées.

« Lui, c’est m’sieur Omer. Il est un peu... Sa femme a été déportée en 43, vous comprenez. Quand elle n’est pas rev’nue des camps avec les autres, il a perdu la boule, le pauvre homme... J’m’occupe de lui de temps en temps, un peu de ménage et d’cuisine, cette sorte de choses, vous savez... »

Son bavardage m’importunait. Je laissai mon regard errer sur les murs couverts d’affiches aux couleurs autrefois criardes édulcorées par le temps, sur l’orgue de Barbarie posé sur la table protégée par une nappe en plastique aux motifs fleuris d’un invraisemblable mauvais goût. L’air inquiet, la vieille femme suivait chacun de mes regards.

« La musique, c’est toute sa vie ! L’a été célèbre dans l’pays, vous savez ! Dans tous les villages, quand il arrivait avec sa boîte à musique, c’était la fête. Toute la jeunesse accourait pour l’écouter et danser. Tenez ! C’est lui, là, sur les affiches (sur les murs, rectangles de mauvais papier portant des caractères gigantesques et violemment colorés, mais pas de photo : OMER, L’HOMME-ORCHESTRE !). Ah oui, ça ! Il était célèbre ! Vous n’pouvez pas imaginer. Mais maint’nant... Y connaît des mille et des mille d’chansons, vous savez ! Des chansons que personne d’aut’ s’rappelle. Mais à part ça, l’a tout oublié. Y n’sé souvient pus de rien, de rien. Et pis l’a plus toute sa tête. Y’m’donne bin du souci, oui... Y comprend rin à rin, y a pas moyen de l’faire t’nir tranquille. Y a qu’les chansons qu’il a pas oubliées. Suffit d’fredonner un air pour qu’y s’mette à l’chanter d’bout en bout comme un’ pôv’ mécanique qu’il est dev’nu. Y a pas moyen de le piéger, vous savez ! A croire qu’il les connaît toutes... T’nez ! R’gardez ! J’fais ça d’temps en temps pour qu’y s’tienne tranquille quand j’dois sortir... »

Sans me quitter des yeux, elle se précipita vers l’orgue de Barbarie. Fasciné et dégoûté à la fois, je ne pouvais détacher mon regard du sien où se jouait une inquiétude de plus en plus visible, et que je ne comprenais pas. Quêtant mon approbation du regard, elle sortit un ruban de carton perforé du tiroir qui béait au côté de l’orgue de Barbarie, l’inséra, se mit à tourner la manivelle avec des gestes saccadés. Comme les premières notes retentissaient, je songeai brusquement à ces machines qu’on trouvait autrefois sur les places des fêtes foraines : qui désirait connaître son avenir glissait une pièce de monnaie dans

une première machine, qui lui restituait un petit carton de couleur perforé en grinçant quelques notes métalliques ; il lui fallait alors insérer ce carton dans un autre appareil doté d'une ritournelle différente, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'enfin le dernier appareil de la rangée vomît une carte imprimée portant une inscription aussi vague qu'invariablement réjouissante, accompagnée d'une maxime populaire en rapport avec ce texte interchangeable : « Comme on fait son lit on se couche », « Point trop n'en faut », « Tout vient à point à qui sait attendre », et cætera ; et au clinquant des appareils rutilants sous les feux de la foire alentour faisait écho celui de la petite musique qui venait ponctuer chacune des multiples manipulations de cartons colorés qui faisaient tout le prix de ces prédictions « scientifiques », comme le proclamait fièrement le bonimenteur. Mais, dès que cette image s'imposa à moi, me vint le soupçon qu'elle était purement onirique : jamais ma mère ne m'eût emmené à des réjouissances aussi « vulgaires », rendez-vous des rouliers, des maquignons et des représentants de commerce ; et sans doute n'avais-je pu admirer ces machines à prédire l'avenir que dans un musée, à supposer même que j'en eusse jamais vu — et qu'il en eût réellement existé.

Las de tant d'incertitudes accumulées (pelure d'oignon après pelure d'oignon ; os, organes, muscles, nerfs, peau — planches anatomiques), je crispai les poings dans un mouvement de rage involontaire. Je dus me rapprocher inconsciemment de l'orgue de Barbarie, car je me retrouvai soudain à moins d'un mètre de la vieille femme, qui se mit à tourner la manivelle avec une énergie désespérée. A cette distance, je distinguais avec une netteté impitoyable chacune des rides qui venaient mourir sur son front comme autant de traînées d'algues laissées à l'étiage et au jusant par d'innombrables marées, entre les deux sillons plus profonds des rides médianes, rides d'équinoxe et de solstice, limon grisâtre sédimenté par l'alternance répétée de l'automne et de l'hiver ; je voyais aussi, grossie aux dimensions d'un petit monde gemmé, la goutte de sueur qui cristallisait lentement sur l'aile gauche de son nez à la base duquel un grain de beauté faisait saillie, qui projetait sur le pli médian de la lèvre supérieure un peu luisante un croc d'ombre émoussé et branlant ; je sentais l'odeur un peu sure de sa peau moite et la chaleur qui s'en dégageait ; chaque mouvement de l'air brassé par la manche droite de sa blouse dont la couleur s'indiscernait me fouettait le visage, à chaque tour de manivelle, comme un vent de tempête ; et le fracas de l'orgue de Barbarie résonnait dans mon crâne comme la plainte lugubre d'un très vieil et solitaire animal marin chassé des abysses par le trop-plein de son désespoir — chacune de ces sensations était si vive, de façon tellement insupportable tranchée, comme découpée au couteau et taillée biseau dans

le continuum flegmeux du réel, qu'il me semblait qu'elle prenait naissance au centre de mon être ; véritablement, je me trouvais soudain emprisonné dans une sphère perceptive qui ne coïncidait plus avec l'enveloppe externe de ma peau mais projetait à la périphérie de mon corps des prolongements sensoriels exacerbés, tentaculaires ; et cette sphère englobait la vieille femme : c'est à l'intérieur de moi qu'elle tournait frénétiquement la manivelle de l'orgue de Barbarie comme la vrille d'une chignole, à l'intérieur de moi qu'elle accélérât sans cesse ses gestes saccadés d'automate emballé, à l'intérieur de moi, contre la paroi interne de ma cage thoracique, que venaient interrompre leur courses ses hochements de tête spasmodiques de pivert.

C'était insoutenable. J'étais écartelé par deux désirs opposés et d'une force égale : d'une part, je voulais prendre la fuite, rétablir entre la vieille femme et moi une distance suffisante pour que s'estompasent les signaux d'agression, en particulier thermique et olfactif, qui en émanaient (signal d'alarme, procédure d'urgence, courses désordonnées dans d'interminables couloirs blancs) ; mais, d'autre part, une impulsion tout aussi impérieuse m'ordonnait de passer à l'attaque, de châtier l'intruse qui avait osé s'aventurer en-deça des frontières de mon territoire intime, mes mains s'ouvraient et se refermaient convulsivement, s'étranglaient l'une l'autre, cherchaient désespérément à mordre et à broyer. Et cette métaphore du territoire n'est pas gratuite : soudain, j'avais une conscience anormalement aiguë du système extrêmement complexe et subtil de sphères concentriques qui régissait ma perception de l'espace – trop subtil : coïncidant avec la surface immatérielle de chacune de ces sphères, se trouvait une zone indéterminée qui n'appartenait entièrement ni à l'une ni à l'autre ; alors qu'une intrusion effective à l'intérieur de l'une ou l'autre de ces sphères déterminait de ma part une réaction quasi réflexe (vigilance, menace, fuite, attaque – dans cet ordre à mesure que diminuait la distance me séparant de l'intrus), il se produisait à leur frontière un phénomène d'indétermination torturant, un équilibre hautement instable s'établissait entre deux réponses également impératives mais incompatibles, ce qui me paralysait – ce qui à son tour portait à des sommets insensés la tension qui me déchirait. Et je me trouvais précisément en l'un des points de rupture graduant l'axe de ce système radial de délimitation de l'espace : trop près de la vieille femme pour pouvoir prendre la fuite, trop loin d'elle pour me jeter sur elle et, en la détruisant, l'abstraire de ma sphère intime. Encore cette description ne rend-elle pas compte de la double impulsion qui m'écartelait ; car, en vérité, j'étais à la fois assez près d'elle pour que l'odeur de son sang me rendit fou du désir d'y goûter, et assez loin d'elle encore pour qu'une terreur panique m'ordonnât

de fuir. Et cette tension entre deux impulsions antagonistes était si vive que je craignais, à chaque instant de cette lutte pour demeurer moi-même, entier, de me scinder en deux entités distinctes, dont l'une prendrait ses jambes à son cou pendant que l'autre irait étrangler la vieille femme. Je tremblais de tous mes membres, suspendu au-dessus du vide entre les deux bords également proches et inaccessibles de ce précipice mental (danseur assis en un grand écart parfait sur la barre d'exercice).

Je sentis enfin qu'on me tirait en arrière – tout redevint normal. Épuisé, je ne pouvais détacher mon regard de la vieille femme terrorisée, j'entendais à peine la voix d'Inge qui me criait quelque chose à l'oreille ; à peine audible, le chant du vieillard toujours assis dans son coin, sur ma droite, n'était encore qu'un brouhaha indistinct.

« Christophe, komm ! Komm, bitte ! Bleiben wir nicht hier ! Gehen wir los, bitte ! Christophe, bitte ! Gehen wir los ! Gehen wir los ! »

Inge m'avait ceinturé et me tirait furieusement en direction de la porte. Quelque chose céda en moi et je me laissai entraîner hors de la maison. Comme je me laissai tomber sur mon siège et posai mon crâne douloureux sur le volant, j'entendis la voix du vieillard qui chantait toujours, sur le rythme fou, absurde, de l'orgue de Barbarie. La portière d'Inge claqua dans ma tête comme une gifle.

« Adieu, chers camarades,  
 Nous va falloir quitter,  
 Quitter la bambochade ;  
 Nous faut à bord monter ;  
 A bord, à l'arrivée,  
 Abordant la coupée,  
 A l'officier de quart  
 Faudra se présenter.  
 Faudra se présenter.

En cet appareillage,  
 Le maître nous sifflant,  
 Fait ranger l'équipage  
 Autour du cabestan.  
 Une jeune quartier-maître,  
 Maniant la garcette,  
 Nous astique les reins  
 Au moindre flottement.

Au moindre flottement.

Dimanche et jour de fête,  
On nous fait travailler  
Bien pire que les bêtes  
Qui sont chez nos fermiers.  
Pour ration des gourganes,  
Du biscuit qui boucane,  
Le quart de vin en bas,  
La nuit les fers aux pieds.  
La nuit les fers aux pieds.

Et vous, jeunes fillettes,  
Qui avez des amants  
Bourlinguant sur corvettes  
Et autres bâtiments,  
Soyez leur-z-y fidèles,  
A ces marins modèles,  
Gardez leur-z-y vos cœurs,  
Ils ont tant de tourment !  
Ils ont tant de tourment !

Et si je me marie  
Et que j'aie des enfants,  
Je leur cass'rai un' patte  
Avant qu'ils aient vingt ans.  
Je ferai mon possible  
Pour leur gagner du pain,  
Et même l'impossible  
Pour qu'ils n'soient pas marins !  
Pour qu'ils n'soient pas marins ! »

Cette chanson aussi, ma mère la chantait souvent. C'était un spectacle assez curieux de la voir, elle si frêle, si menue dans son invariable robe grise ourlée de taffetas noir, parfaitement immobile devant la fenêtre du salon par où tombait une lumière blanche, reprendre avec conviction ce chant de marins destiné à distraire l'équipage de son effort pendant les manœuvres. La voix de ma mère était trop faible et surtout trop aiguë pour qu'on pût la prendre même pour celle d'un mousse – et cela, joint à sa parfaite immobilité, à sa diction impeccable

et à la rigueur tant mélodique que rythmique de son interprétation, conférait aux paroles finalement assez mièvres de cette chanson une force mystérieuse qui me mettait mal à l'aise. Des strophes banales émanait une menace vague à laquelle j'étais d'autant plus sensible qu'elle demeurait implicite : même enfant, je sentais combien les paroles en étaient banales, et cela ne faisait que rendre plus inquiétante la façon dont ma mère semblait les charger de sous-entendus – plus inquiétante aussi sa silhouette pétrifiée et comme magnifiée par le contre-jour qui m'aveuglait à demi et me cachait son visage plongé dans l'ombre. Peut-être cela explique-t-il que la promesse de me casser une patte et de me garder en bas les fers aux pieds m'ait si longtemps terrorisé. Pendant des années, j'avais fait à intervalle régulier le même cauchemar labyrinthique et spéculaire, j'avais couru le long d'interminables couloirs en enfilade, j'avais traîné sur la blancheur d'innombrables cachots la morsure du boulet, des bonshommes de neige m'avaient ligoté, frappé, bâillonné, j'avais traversé des murs donnant sur d'autres murs sans parvenir à distancer l'ombre qui s'attachait à mes pas.

Mais surtout, nomen omen, il me semblait que j'avais erré longtemps, très longtemps ; j'avais l'impression que ma naissance était même postérieure à cette errance : d'abord j'avais erré, puis j'étais né à cette errance – sempiternelle errance que n'avaient fait que reproduire celle que m'imposait mon métier de représentant en produits pharmaceutiques, comme celle que je m'étais moi-même imposé avec le vain espoir de retrouver mon père. Mais, contrairement à mon illustre homonyme, je n'avais pas su découvrir mon Autre Monde ; l'entrée de celui-ci m'avait à chaque fois été refusée, si près que par instants j'eusse cru m'en être approché. Perdu sur les chemins de traverse ou sur les autoroutes du souvenir, j'avais seulement parcouru en tous sens une Europe malade, à la fois empêtrée dans les rets de sa mémoire et minée par l'amnésie – une Europe que Zeus, ayant revêtu l'apparence d'un énorme taureau mécanique, eût abandonnée après l'avoir piétinée et démembrée sous ses sabots d'acier, carcasse calcinée par le feu de ses naseaux. De mes six années de quête, soudain, ne restaient qu'une vague impression d'incohérence, l'écho d'un vacarme que je ne parvenais pas à identifier. Et dans ma tête résonnaient le grincement de l'orgue de Barbarie, la voix sénile d'un vieillard aussi vide que je l'étais moi-même, et les paroles absurdes de la vieille femme qui répétait obstinément que pour arriver jusque là, j'étais forcément passé par Noordpeene. Au sein de tout ce chaos, la présence d'Inge à mes côtés (le clappement du couvercle de la boîte à gants, le froissement d'une carte routière que l'on déplie, le sifflement rauque de ma propre respiration) passait presque inaperçue ; elle

avait même cessé de m'importuner : son insistance, depuis quelque temps, à me suivre partout où j'allais, comme si elle avait craint que je ne revinsse pas, avait cessé de m'importuner ; le fait même qu'elle m'eût accompagné sur la route de Noordpeene m'était indifférent.

Un choc sourd me tira de l'état second où le souvenir fulgurant de ma mère m'avait plongé. En faisant demi-tour, j'avais heurté le tréteau de l'orgue de Barbarie avec l'arrière de la voiture ; Inge me regardait d'un air étrange, tout empreint me sembla-t-il d'une détestable compassion mêlée d'inquiétude ; il y avait quelque chose de vaguement maternel dans sa façon de me regarder, comme si j'avais été un enfant qu'il fallût consoler parce qu'il avait cassé son jouet favori ou fait un cauchemar. Je criai presque :

« Was blickst-du so an ?

– Nichts. Sei nicht so empfindlich.

– Es geht mir gut !

– Gewiß, es geht dir gut. Ich hab' nichts dazu gesagt, nee ?

– Gib auf, Inge ! »

J'appartenais de nouveau à la réalité. Toujours aussi dense, le brouillard avait déjà effacé du rétroviseur le reflet du petit chemin de terre, et la route derrière moi semblait se dissoudre en volutes nébuleuses au fur et à mesure que j'avançais ; soudain, je m'aperçus que j'avais inconsciemment accéléré, de peur sans doute d'être rejoint par le néant qui avait déjà englouti la vieille femme condamnée à tourner éternellement la manivelle de l'orgue de Barbarie, à la tourner, tourner encore, plus vite, toujours plus vite, pendant que le vieillard, se pliant au rythme de cette mécanique folle, enchaînerait à une vitesse insensée chansons, plaintes, rengaines et ritournelles – à moins que mon départ lui eût laissé le temps de regagner sa place au milieu de la route en pleine désagrégation par où rien ni personne n'arriverait jamais. J'en voulais un peu au vieil homme : en bon prophète, il avait vaguement vaticiné, avait proféré quelques paroles sibyllines, avait arboré un masque de possédé pour donner quelque air de mystère et de sagesse à de vieilles chansons éculées – et ne m'avait rien appris que je ne susse déjà. Que la Complainte du Juif Errant et l'Adieu du marin pussent résumer ma vie tant passée qu'à venir n'était pas ce que j'eusse appelé une révélation ; en fait, on pouvait résumer de la sorte l'existence de la plupart des hommes qu'il m'avait été donné de connaître, et tant l'exemple d'Ulysse que celui de mon illustre homonyme m'avaient enseigné dès l'enfance le poids du fatum (quand, de retour de l'école, je referme mon livre d'Histoire illustré, une image me hante, qui chasse le sommeil : celle de Christophe Colomb – l'autre Christophe Colomb – ramené en Espagne à fond

de cale et couvert de chaînes, pour y être jugé, qui se confond dans mon esprit avec celle des Indiens exilés de Cuba pour être vendus comme esclaves sur les marchés illuminés par la lueur des bûchers des séfarades et des marranes — et sur la toile de fond que constitue ce gigantesque embrasement polycéphale tournoie un vol de charognards venus chercher leur pitance sous les remparts de Grenade où achèvent de pourrir les cadavres des Maures et des soldats d'Isabelle la Catholique, dans le miséricordieux anonymat des charniers et des champs de bataille qui ronronnent en se prêtant à la caresse des nains qui canonnet ; des chevaux aveugles et fous marmonnent ici et là, dans la plaine obscurcie, en broutant un amer sainfoin mêlé de poudre et de cendre). Et, s'il fallait plutôt voir dans la Complainte ou dans l'Adieu l'illustration du sort de mon père, toujours vivant mais lui aussi condamné à l'errance, il n'y avait là rien qui pût me réjouir, car cela signifiait que je suivais un fil d'Ariane que l'objet de ma quête, de son côté, dévidait au fur et à mesure que je le tirais à moi.

D'ailleurs, j'en étais encore à chercher l'extrémité de ce fil d'Ariane — et, si je persistais dans mon projet d'aller à Noordpeene, je n'avais plus guère d'espoir de l'y trouver. En fait, il y avait longtemps que tout espoir m'avait quitté — non, à vrai dire, que je désespérasse de jamais retrouver mon père, mais parce que je n'espérais plus rien de ces éventuelles retrouvailles que le soulagement d'avoir mené ma quête à son terme, et d'en être enfin délivré ; voilà tout ce que j'avais encore la force de désirer, si l'on peut qualifier de désir l'immense lassitude qui m'accablait et que j'avais jusque là refusé d'admettre. Pourtant, je savais qu'il m'était impossible d'abandonner en cours de route : en partant à la recherche de mon père, je m'étais sans le comprendre engagé dans un labyrinthe dont il me fallait à force forcée trouver l'issue, car j'avais négligé en y entrant de baliser mon chemin — comme l'autre Christophe Colomb, je n'avais d'autre alternative que de découvrir enfin mon Autre Monde ou d'errer éternellement, jusqu'à l'ultime bord de l'océan et de la Terre. Petit Poucet onirique abandonné par ses parents, j'avais semé le long du chemin des miettes de souvenirs que les corbeaux freux de l'amnésie avaient picoré sans merci — j'étais, hagard et désorienté, au sein de la campagne flamande multipliée par les jeux d'ombres et de miroirs du brouillard.

Inge, quant à elle, paraissait sereine et reposée. En l'observant à la dérobée, je pus voir qu'elle se désintéressait de notre itinéraire ; les yeux perdus dans le vague, elle jouait distraitement avec l'une des cartes routières pliées en accordéon qu'elle agitait mollement devant elle, en faisant bouffer puis se refermer les plis dans un lent mouvement de soufflet qui produisait un frou-frou monotone, aussi ténu qu'un battement d'ailes, à la limite de l'audible — cette sorte de

bruit parfaitement exaspérant, comme le goutte-à-goutte d'un robinet qui fuit quelque part, à l'autre bout de la maison, et que l'on ne parvient à entendre que lorsque l'approche du sommeil exacerbe le silence nocturne, dans lequel il prend des proportions démesurées : un équivalent sonore du fameux petit pois grâce auquel on reconnaît à coup sûr les princesses authentiques ; mais, à l'époque où j'avais rencontré Inge, les princesses se faisaient rares, et sans doute aucune d'elles n'eût-elle accepté d'épouser un simple petit VRP, même si celui-ci portait le nom d'un grand amiral de la mer Océane et vice-roi des Indes. A vrai dire, j'avais pu m'apercevoir, d'après certaines remarques de mes collègues d'A.V. Farben et à la façon dont ils regardaient Inge lorsque nous faisons une apparition obligée à la fête rituelle qu'organisait la firme pour honorer le meilleur vendeur de l'année, que la plupart d'entre eux m'enviaient sa compagnie, et qu'ils ne comprenaient pas comment une femme comme elle (Inge se maquille avec soin, s'habille avec recherche, quoique de façon plutôt provocante que réellement élégante à mon sens ; et, contrairement à moi, elle est très grande, ce qui la fait paraître plus svelte et gracieusement proportionnée qu'elle ne l'est en réalité) avait pu épouser quelqu'un d'aussi terne que moi – comment elle pouvait se résigner à partager ma condition, à moi dont l'avenir était si visiblement peu prometteur. Ils avaient d'abord affecté de me tenir pour quantité négligeable – non qu'il en allât autrement en temps ordinaire : je veux seulement dire que lorsque j'étais pour la première fois apparu en compagnie d'Inge, ils l'avaient fait avec affectation – et une compétition presque obscène s'était engagée à qui retiendrait l'attention d'Inge. Puis, comme celle-ci décourageait tous les efforts par son attitude distante et s'obstinait à n'avoir d'yeux que pour moi, ils avaient battu en retraite et s'étaient contentés de nous observer de loin, l'air à la fois perplexe et de savoir parfaitement à quoi s'en tenir ; l'énigme que constituait à leurs yeux mon mariage apparemment solide avec Inge était venue épaissir l'aura de mystère qui m'entourait déjà du fait du peu de profit que me rapportait mon acharnement à courir les routes, et nous en étions restés là.

Moi-même, en détaillant du coin de l'œil le profil vaguement sensuel d'Inge, je m'interrogeai pour la première fois quant à ce qui l'avait décidée à m'épouser, quatre ans plus tôt, et aujourd'hui à m'accompagner jusqu'à Noordpeene, si nous y arrivions jamais. Elle n'ignorait pas que le désir de retrouver mon père m'avait fait abandonner mes études de médecine, et que c'était ce désir obsessionnel qui me poussait à désertier mon foyer à peine m'y étais-je défait du poids de fatigue et d'amertume que l'échec d'un précédent voyage avait accumulé sur mes épaules ; mais elle n'avait jamais manifesté qu'un intérêt

modéré pour le peu que je lui avais confié de ma quête, et jamais elle ne m'avait interrogé à ce sujet – soudain, sa présence à mes côtés me parut totalement incongrue : j'avais l'impression de me réveiller soudain au côté d'une parfaite inconnue en sachant confusément que je vivais avec elle depuis des années, que même elle était enceinte de moi, mais en ignorant d'où me venait une certitude aussi absurde et insensée ; l'impression de me réveiller nu au côté d'une étrangère également nue que cette situation ne paraissait pas le moins du monde étonner. Apparemment parfaitement remise de son malaise, Inge continuait de battre distraitemment la mesure de quelque mélodie secrète avec la carte routière déployée en éventail, en regardant droit devant elle – en fait, son attitude ne trahissait pas la distraction mais au contraire une extraordinaire qualité d'attention, une attention tout entière tournée vers elle-même et ce qui se passait en elle ; elle semblait seule au monde. Alors que je continuais de l'observer à la dérobée, il me sembla soudain comprendre ce qui me troublait : l'absence de maquillage (Inge a la sottise manie de ne jamais se montrer que maquillée, que ce soit pour aller faire des courses ou pour me rejoindre au lit) me révélait un visage neuf et peu familier, comme si Inge avait dépouillé son habituel masque coloré pour se montrer nue – ou, plutôt, comme si elle avait caché son visage derrière un masque qui en épousait étroitement les contours sans en reproduire l'éclat trop marqué. Cela me mettait un peu mal à l'aise, et je reportai vivement mes regards vers la route engoncée dans le brouillard lorsque Inge, comme brusquement tirée de son rêve intérieur, tourna vers moi ce masque empreint d'une mystérieuse sérénité. Je la laissai allumer l'autoradio sans mot dire – j'eus la sensation d'un brutal retour en arrière quand de nouveau la sonate *Au clair de lune* emplit l'habitacle de la voiture.

Le brouillard s'était un peu éclairci au sortir de la cuvette boisée qui m'avait fait penser au Pays des Morts tel que le décrit Homère dans le onzième chant (enfant, je peux réciter par cœur maint passage de l'*Odyssée* : « Alors notre navire arrive à l'Océan au cours profond, limite de la terre. Là se trouvent le peuple et la ville des Cimmériens, enveloppés de nuages brumeux. Jamais le soleil brûlant ne les regarde de ses rayons, ni quand il monte dans le ciel étoilé, ni quand il redescend du ciel vers la terre. Une nuit funèbre s'étend sur les mortels malheureux. »). Au sortir de cette ombre propice aux mirages et à l'évocation des sombres légions désossées de l'Hadès, je retrouvais avec l'impression de ne m'en être jamais éloigné que l'espace d'un songe, les champs de betteraves balafrés de sillons dont l'extrémité venait balayer régulièrement les bords de la route comme les dents d'un gigantesque râteau à l'aide duquel une main miséricordieuse en ôtait les cailloux pour m'ouvrir un chemin, et qui

formaient un tableau mouvant strié de pointes brunes ou grises selon qu'était visible leur adret glaiseux ou leur ubac encore recouvert d'une fiche couche de givre, avec, fiché dans son coin supérieur gauche, le rectangle blafard du rétroviseur extérieur où parfois se laissait prendre au piège le saillant tantôt aigu, tantôt émoussé, d'un vol d'étourneaux à demi estompé par le brouillard. C'étaient, de part et d'autre de la route, les mêmes touffes de paille ocre, les mêmes épouvantails tournant, vers le ciel pâteux agité de courants et de remous fuligineux où venaient s'agglutiner les mouettes comme des grumeaux, leurs orbites vides et leurs bras de crucifiés, les mêmes buissons de ronces que la pelade effiloçait de place en place, les mêmes bouleaux dont l'écorce se confondait avec le gris du ciel et dont les plaies semblaient trancher dans la chair même des brumes. Je traversais les mêmes champs de maïs où les tiges tronquées paraissaient autant de doigts coupés fichés en terre, les mêmes tracteurs jaunes venaient de temps à autre ériger leur masse trapue comme celle d'un char d'assaut, hérissée parfois d'une herse renversée ou d'un train de socs tachés de boue – et j'imaginai un troupeau de tricératops peints en jaune canari pour provoquer le craquètement ricanant des mouettes.

Et sur tout cela venaient peser la même lumière diffuse, le même surnaturel silence. La station périphérique sur laquelle était réglé l'autoradio diffusait en boucle le même programme musical, et, au fur et à mesure que le piano égrenait les accords lancinants de Beethoven, approchait l'heure du prochain bulletin d'information. Ayant fermé les yeux et reposé sa nuque contre l'appuie-tête, Inge feignait le sommeil en dodelinant légèrement du chef dans chaque virage... Pourtant, j'avais l'impression que la route elle-même avait changé, qu'elle ne nous ramenait pas sur nos pas mais, par des voies identiques, nous conduisait enfin là où je voulais aller ; je n'arrivais pas à me convaincre que nous faisons seulement en sens inverse le trajet qui nous avait menés jusqu'au chemin de terre où nous attendait le vieillard à l'orgue de Barbarie – si c'était bien nous qu'il attendait ainsi et non, peut-être, le retour de sa femme déportée il y avait de cela plus de quarante ans vers les camps de la mort. Il me semblait traverser les mêmes lieux qu'à l'aller, mais en des temps différents, comme si le vieil Omer n'avait été que le reflet sur la toile des brumes d'un lointain passé, le fantôme persistant d'une époque reculée et désormais révolue, transporté dans le présent par un curieux phénomène de réverbération temporelle permis par les conditions atmosphériques exceptionnelles de cet après-midi hivernal – de la même façon qu'il est possible, d'après le témoignage de nombreux navigateurs, certains jours sans vent où l'océan devient un immense miroir, d'entrevoir au loin la mâture d'un galion encalminé dans la Mer des Sargasses,

cinq siècles plus tôt. Ce mirage s'étant évanoui derrière nous, je commençais à croire qu'enfin nous allions pouvoir gagner Noordpeene ; et, de fait, j'aperçus bientôt un petit groupe d'habitations qui semblaient décapitées à hauteurs des croisées médianes de leurs fenêtres par une nappe de brouillard. Encore incrédule, je ralentis pour repousser le moment d'affronter enfin la réalité de Noordpeene où je voulais croire de nouveau que pouvait m'attendre mon père.

Roulant au pas, je m'engageai dans ce qui semblait être la rue principale de Noordpeene : bordée de part et d'autre par des façades de brique rouge virant à l'ocre et au brun par endroits, et où couraient, tant horizontalement que verticalement, les fins lisérés blancs du mortier de chaux utilisé pour les joints. De chaque côté de la voiture défilaient avec une lenteur précautionneuse, irréaliste, des fenêtres aveugles, des porches fermés ; de temps à autre un coin de toit vaguement luisant s'avavançait comme une proue fendant le brouillard de son étrave massive, et montrait l'alignement parfait de ses pannes vernissées dont la vague orientée sous le vent dominant semblait reproduire à l'infini le moutonnement réifié d'un océan couleur d'ardoise. Tout n'était que pierre, silence et vague remuement des brumes : il n'y avait personne dehors, aucune ombre, même furtive, ne se dessinait derrière les rideaux de gaze immobiles, on n'entendait pas le moindre son humain, pas le moindre chant d'oiseau, pas le plus léger grincement de tôle — seul flottait, comme étouffé lui aussi par le poids mat de ce silence, le ronronnement du moteur tournant à bas régime ; le léger balancement de la pendeloque suspendue au rétroviseur maintenait seul le cliquetis de ses chaînons pour confirmer l'existence de l'ouïe et l'impénétrabilité du silence. L'autoradio que j'avais réglé sur le volume minimum pour qu'Inge finît par s'assoupir ne crachotait plus qu'un vague bredouillis qui semblait une autre forme du silence : à peine un parasite, mais plutôt un frémissement, une ébauche de contraction du silence qui étirait ses multiples replis comme une vaste membrane de caoutchouc punaisée aux quatre coins de paysage — un silence tendu comme la peau d'un énorme tambour à la voix de rogomme.

Au bout de cinq cents mètres environ d'un cheminement oppressant entre ces deux haies de façades étayées de loin en loin par des contreforts élevés sur toute la hauteur des murs-pignon, qui semblaient autant de guetteurs de pierre au masque sévère et impassible invisible derrière leur morion de tôle martelée, surgit soudain, comme suspendue entre le ciel et la terre, la flèche aiguë de quelque édifice religieux — il émanait de sa silhouette ajourée une impression de cran, de grande force et de détermination, l'impression d'une aspiration vers le haut, d'une irrésistible envolée. Comme je continuais d'avancer et m'en

rapprochais peu à peu, cependant, s'effaça cet élan fugitif, pétrifié à sa base dans une gangue vraisemblablement néo-byzantine – la nef rectangulaire semblait un bloc de grès mal dégrossi, grossièrement retaillé en forme de barge renversée, et que son propre poids avait fait s'enfoncer à demi dans la clyte argileuse. Puis, ayant laissé derrière le ventre obèse de l'église, je me retrouvai soudain en plein champ avec, sur ma gauche, le plumeau frissonnant d'un bosquet de saules et, devant moi, la monotonie de la plaine flamande à perte de vue – bientôt, un panneau m'indiqua que j'avais quitté Noordpeene. Perplexe, je fis tant bien que mal demi-tour en mordant sur le bas-côté : il semblait bien que Noordpeene se limitât à cette double rangée de maisons sises de part et d'autre d'une rue unique et dépourvue de vie. Réveillée par les cahots, Inge m'observait sans mot dire – je sentais mon regard peser sur moi et cela me mettait mal à l'aise, ne faisait qu'accroître mon énervement.

Je finis par me garer devant une bâtisse un peu plus grande que les autres et derrière les rideaux de laquelle palpait un semblant de lueur – comparé au visage revêché qu'arborait le reste du village, l'endroit paraissait presque avenant, avec ses volets nouvellement repeints d'un bleu ciel qui venait apporter une distraction bienvenue au sein de la grisaille des façades alentours, et sa vaste porte de la même couleur à laquelle menaient trois degrés de pierre incurvés en leur milieu du fait de l'usure causée par de nombreux pieds. Une imposte couronnait la porte, qui attira mon attention : le ferronnier avait représenté un arc bandé orienté face contre terre avec, inscrit saillant vers le bas à l'apogée de sa cambrure, quelque chose qui pouvait figurer un fer de hache regardé de profil aussi bien que le chat d'une gigantesque aiguille – sans doute ce symbole signifiait-il qu'un archer avait vécu là, ou même qu'il avait bâti cette maison ; mais je ne pouvais chasser de mon esprit l'épreuve imposée par Pénélope aux prétendants (alors que dans l'ombre un mendiant attend son heure, puis s'avance en pleine lumière sous les quolibets des ivrognes), dans laquelle j'avais toujours vu une parabole sexuelle d'une insigne trivialité (cette sorte d'évocations hors de propos est chez moi l'indice d'une grande tension intérieure, l'artefact induit par une préoccupation intime – que je refuse d'affronter). En descendant de voiture, je notai soudain la présence d'un minibus Volkswagen aux couleurs criardes garé de l'autre côté de la rue ; sur ses flancs était peinte la face tragique et bouffonne d'un ogre dévorant ses enfants, sous laquelle on pouvait lire, en lettres de feu : Chronos et Cie – ce minibus à la décoration grotesque et à la peinture aux tons acides violemment contrastés offrait un spectacle parfaitement incongru, presque réjouissant par contraste avec la discrète hostilité des façades aveugles et muettes, et du

brouillard toujours aussi dense, aussi oppressant (hiatus). Le claquement de la portière d'Inge me tira de cette contemplation – je compris que si je m'étais arrêté à semblable détail, c'était uniquement pour repousser l'inéluctable confrontation de mes espoirs et de mes craintes avec la réalité. Je suivis Inge à l'intérieur du café que rien, sinon la couleur de ses volets, ne distinguait des habitations alentour.

Malgré l'éclairage électrique, il faisait assez sombre. Tous les regards convergeaient vers Inge et moi, lourds, méfiants, ou simplement atones ; en fait, je crus percevoir, dans la façon qu'avaient les clients du café (en majorité des paysans, d'après leur vêtue et l'état de leurs mains tavelées) de me dévisager, une nuance absente des coups d'œil furtifs, presque timides, qu'ils lançaient à Inge : une nuance de soupçon dénué de surprise, presque d'hostilité – comme s'ils m'avaient tous fort bien connu et qu'ils hésitassent à s'étonner de ma venue en ces lieux pour la seule raison que, de ma part, rien ne pouvait les étonner. Mais sans doute étais-je le jouet de mon imagination, car bientôt le patron s'avança vers nous en affichant une jovialité qui ne me parut pas feinte.

« Messieurs-dames !

– Bonjour, patron... Bonjour, messieurs. », ajoutai-je à la cantonade.

Un vague hochement de tête fut la seule réponse que j'obtins des hommes attablés qui continuaient de me fixer, apparemment déterminés à s'enfermer dans leur mutisme et à ne me témoigner qu'une réserve à peine polie – j'avais l'impression qu'on guettait mon premier faux pas afin d'obtenir confirmation d'un a priori en ma défaveur et de pouvoir se désintéresser de mon cas.

« Eh bien ! Qu'est-ce que j'vous sers ?

– Un café, s'il vous plaît. Et pour ma femme... Inge !

– Oh ! Allemands ?

– Ma femme est allemande, oui.

– Ah ? Très bien, très bien...

– Bitte ?

– Er fragt : was möchtest-du trinken ?

– So... Ein Bier, bitte.

– Nous disons donc : un café, et une bière pour madame.

– C'est cela. »

Comme le patron s'éloignait en direction du comptoir, je reportai mes regards vers les occupants des tables plongées dans une pénombre qu'un épais nuage de fumée de cigarette peuplait de spectres en perpétuelle transformation. J'en comptai une dizaine, qui tous s'étaient détournés, soit qu'ils s'estimassent satisfaits de ce qu'un examen de ma personne leur avait appris, soit, ce qui

était plus probable, qu'ils ne m'eussent jamais témoigné que la vague curiosité que suscite toute irruption d'un étranger au sein d'une assemblée. Alors que j'entraînais Inge vers une table libre, il me sembla que quelque chose avait attiré l'attention de tous ces hommes au regard terne, aux gestes lents (envisager un chœur à l'antique), et que c'était là la raison pour laquelle ils s'étaient soudain désintéressés de nous. Mais c'est seulement après m'être assis que je compris ce qu'ils regardaient ainsi : à la hauteur des dernières tables, au fond du café, la salle se prolongeait perpendiculairement au comptoir ; et on avait dressé là, sur une sorte d'estrade, un invraisemblable décor, censé sans doute représenter une chambre d'hôpital, ou peut-être une cellule d'asile d'aliénés. Trois panneaux de bois figuraient trois murs blancs, d'un blanc aveuglant par l'effet de la réverbération de l'éclat fébrile d'un néon sur la peinture, disposés de telle sorte que la chambre, ou la cellule, s'ouvrait directement sur la salle, dont elle semblait quelque absurde moignon, comme un goitre en phase terminale. Une porte et un fenestron grillagé étaient dessinés respectivement sur le panneau du fond et le panneau latéral gauche ; et, non pas exactement au centre de la scène mais légèrement décalé vers la droite, il y avait un lit recouvert de drap blanc et à un angle duquel une ombre était assise. Ébloui par tant de blancheur, je mis plusieurs secondes à accommoder avant de distinguer ce dont il s'agissait.

Au fur et à mesure que je recouvrais une vision normale, m'apparut d'abord une femme en blouse blanche d'infirmière et couronnée d'une courte coiffe carrée ; elle se tenait pétrifiée sur l'avant-scène, le regard fixe et lointain se perdant quelque part au-dessus de ma tête ; puis, debout à la tête du lit, un homme également en blouse blanche et au cou duquel oscillait un pectoral en forme de stéthoscope ; cet homme se penchait vers une forme humaine assise au bord du lit – un instant, je crus à une hallucination, à quelque inconcevable dédoublement : cette ombre, ou plutôt le visage de cette ombre, reproduisait à la perfection les traits de l'homme courbé vers elle. Puis ce dernier glissa un bras derrière ses épaules, fit mine de chuchoter quelque chose à son oreille, et de sa main lui imprima un mouvement de recul – et je compris de quoi il s'agissait : avec un mouvement mécanique de ses lèvres rouge vif, le mannequin se mit à parler, fit entendre une étrange voix nasillarde et désincarnée, une voix de ventriloque :

« Non, tu n'es pas mon père ! Une divinité m'abuse, pour augmenter encore ma peine et mes lamentations. Un mortel ne saurait, avec son seul esprit, faire une telle métamorphose, il faut l'intervention d'un dieu pour faire de lui, à sa volonté, un jeune homme ou un vieillard. Tout à l'heure tu étais un vieillard,

revêtu de haillons. Maintenant tu es semblable aux dieux qui occupent le vaste ciel. »

Dans le silence qui suivit ce reniement hystérique, l'infirmière au masque impassible se mit à déclamer d'une voix neutre et détimbrée, sur un ton monocorde qui me glaça le sang dans les veines :

« A ces mots, un sombre nuage de chagrin enveloppa Laërte. De ses deux mains il prit la poussière noirâtre, et la répandit sur sa tête blanche, avec de profonds gémissements. Le cœur d'Ulysse se serra ; le long des narines, le picotement des larmes lui venait à la vue de son père. Télémaque jetait les bras autour de son glorieux père et sanglotait en versant des larmes. Tous deux furent pris d'un besoin de larmes. Ils sanglotaient bruyamment, ils criaient plus fort que des oiseaux, orfraies ou vautours aux ongles crochus, à qui des paysans ont pris leurs petits incapables encore de voler. »

Pendant cette tirade, l'homme avait sanglé le mannequin dans son lit : mimant une lutte forcenée, il l'avait d'abord allongé de force en l'immobilisant dans l'étau de ses bras et en pesant sur lui de tout son poids ; puis, étendu sur elle de tout son long pour la maintenir dans cette position, il avait rabattu sur le torse de la marionnette agitée de soubresauts et de convulsions les lanières de cuir qui pendaient au bord du matelas et que je n'avais jusqu'alors pas remarquées parce que l'ombre portée du lit les dissimulait ; exagérant de façon grotesque son effort, il avait resserré ces sangles de manière à immobiliser le torse et les bras du mannequin, puis en avait refermé la boucle ; enfin, il avait emprisonné les chevilles de la marionnette dans une sorte de carcan métallique fixé au pied du lit et qui faisait penser à l'œil double de deux guillotines jumelles.

« Les genoux et le cœur du vieillard se brisèrent. Il jeta ses deux bras autour du cou de son cher fils... »

Tandis que l'infirmière continuait de déclamer, lointaine et imperturbable, apparemment insensible à tout ce remue-ménage, l'homme se redressa et se retourna vers l'assistance, son visage calme et souriant ne portant aucun stigmate de la lutte qu'il venait de mener contre son double inanimé. Il se mit à fouiller du regard la pénombre qui lui faisait face ; dans un lent mouvement circulaire entrecoupé de va-et-vient, de retours en arrière et de redites, ses yeux parcouraient la salle où tous continuaient de le fixer, allaient de l'un à l'autre, s'attardaient parfois sur un visage, s'en détachaient, y revenaient, reprenaient leur vagabondage, leur errance — leur quête, me sembla-t-il. Puis ils trouvèrent mon regard, s'y arrêtèrent — ne bougèrent plus. Sans cesser de me regarder, l'homme porta les mains à son cou et fit mine de s'étrangler avec les branches de son stéthoscope. Je ne saurais dire quelle était l'expression

de mon visage en cet instant, tant j'étais pris par ce qui se passait sur la scène — au point d'en oublier pendant un temps qui j'étais et ce que j'étais venu faire en ces lieux —, mais sans doute ma mine hébétée était-elle du plus haut comique, car bientôt l'homme partit dans un grand éclat de rire : tonitruant, interminable, fou. Très vite, il se mit à tituber, apparemment incapable de réfréner son hilarité, et dut se laisser tomber sur le lit, où il s'écroula avec des hoquets de gaieté spasmodique et de grands cris nerveux et suraigus. Après qu'il eut enfoui son visage dans le ventre rembourré du mannequin, ses épaules continuèrent de tressauter par à-coups, et des gémissements qui pouvaient tout aussi bien exprimer une intolérable souffrance que traduire l'excès de sa bonne humeur, de se faire entendre.

Sur l'avant-scène, la jeune femme s'était brusquement interrompue et, ayant tombé son masque de statue, considérait son compagnon avec stupeur — une stupeur qui fit bientôt place à un air excédé : haussant les épaules, elle sauta vivement à bas de l'estrade et alla s'asseoir d'un air maussade à une des tables.

« Claude ! Un demi, s'il te plaît.

— Tout de suite, ma chérie. »

Le temps que le patron apportât son verre à la jeune femme, son compagnon avait à peu près repris ses esprits ; le visage qu'il tournait vers nous était rouge et congestionné, et dans ses yeux brillaient encore des larmes de gaieté. Il se releva avec peine et considéra la salle d'un air satisfait. Une quinte de rire le secoua de nouveau à la vue de sa compagne, mais il se contint — je suivis son regard. Dépouillée de son rôle mais toujours revêtue de sa tenue d'infirmière, la jeune femme occupée à siroter sa bière d'un air renfrogné était parfaitement ridicule. Sans doute en prit-elle soudain conscience car, arrachant sa coiffe et sa blouse, elle en fit une boule qu'elle jeta en direction du rieur (« Pauvre con ! »), d'ailleurs lui aussi passablement ridicule dans son déguisement de médecin — mais tout ce que sa propre apparence pouvait avoir de grotesque semblait ravir celui-ci : l'air content de soi, il descendit de scène à son tour.

Négligeant les occupants des tables voisines, lesquels s'étaient d'un mouvement unanime replongés dans la morne contemplation de leur chope de bière, l'homme se dirigea droit vers moi ; je sentis qu'Inge s'emparait de ma main et la serrait avec force — sans aucun doute avait-elle encore moins que moi compris la courte scène à laquelle nous venions d'assister, et je devinais en elle une nervosité qui me fut bientôt confirmée par le galop de ses doigts libres sur le rebord de son verre vide : clic, clic, clic, syncope, clic, clic, clic... Parvenu à ma hauteur, l'homme marqua d'abord un temps d'arrêt sans cesser de m'observer

avec insistance ; puis il entreprit de m'ausculter avec son stéthoscope – trop interloqué pour me défendre, je le laissai faire ; son attitude désinvolte avait quelque chose d'outré de théâtral, qui me paralysait. Ayant achevé un minutieux examen de ma personne, il prit une mine grave et me regarda un moment sans mot dire, l'air de peser s'il devait ou non me faire part de son diagnostic. Enfin, après moult hochements de tête, grommellements indistincts et raclements de gorge, il énonça d'un air affligé :

« Oui, cela ne fait aucun doute... Tout le confirme : œil irrité, front évasif, menton colériquement prognathe... Il semble bien que je vous doive des excuses, cela ne fait aucun doute... Vous permettez ? »

D'un geste, je l'invitai à s'asseoir. Une longue expérience m'ayant enseigné que le silence est le meilleur adjuvant de la maïeutique et que des confidences arrachées au forceps avortent rapidement, je tus l'impatience que faisait naître en moi le soin manifeste qu'il apportait à son entrée en matière.

« Pardonnez mon fou rire, je vous en prie : l'énervement, vous comprenez ? Et puis, vous aviez l'air si éberlué, de trouver si tragique ma petite farce mythologique... Je n'ai pas pu résister. Chronos, pour vous servir ! Comédien, metteur en scène, directeur de troupe et auteur de la modeste pièce de génie à laquelle votre arrivée a si opportunément apporté une conclusion heureuse quoique... imprévue.

– Ne seriez-vous pas également l'heureux propriétaire du minibus garé dehors ?

– Parfaitement, je le suis. Et voici Hélène, actrice émérite et non moins émérite épouse, que mon impardonnable sortie a privée de sa tirade finale. », ajouta-t-il en se retournant vers la jeune femme, qui haussa les épaules avec une moue dédaigneuse des lèvres – après quoi, elle me gratifia d'un sourire enjôleur et m'adressa un discret signe de tête en guise de salut. Chronos, puisqu'il avait prétendu s'appeler ainsi, ne me laissa pas le temps de lui répondre.

« Cette chère Hélène, fidèle en cela à son illustre homonyme, a décidé de me faire enrager... Car c'est par pur dépit qu'Hélène s'est laissée enlever par Pâris, vous ne l'ignorez pas. La veille, en effet, Ménélas, que les affaires du royaume retenaient ailleurs, avait omis de lui apporter son petit déjeuner au lit. Voilà à quoi tiennent les guerres... Mais nous n'avons nulle envie de nous quereller, n'est-ce pas, cher ami ? Revenons plutôt à ce que nous disions avant l'intervention de notre charmante Hélène... Sans doute vous étonnez-vous de voir représenter en ces lieux une pièce de théâtre mieux faite pour courir le monde et s'attirer les vivats des capitales ? Si, si, je devine votre étonnement, ne le niez pas ! Eh bien, l'explication en est très simple : j'ai été pris d'un violent

désir de revoir ma terre natale, après tant de temps passé sur les routes, de par le vaste monde. Et Claude, qui est également natif de Noordpeene et qui, de plus, est un ami d'enfance, a eu la bonté de mettre son établissement à ma disposition pour quelques représentations, car il sait que partout où je vais, il faut que j'illumine mes hôtes des feux de mon génie... Voilà toute l'histoire, et la raison de ma présence en ce séjour enchanteur.

— Séjour enchanteur, ce trou perdu ! », commenta la jeune femme sans acrimonie. Elle semblait plus lasse encore qu'excédée par le verbiage de son compagnon. Je remarquai que le patron, alors qu'il se dirigeait vers notre table, lui lançait au passage un regard d'encouragement — et qu'elle lui en savait gré. Cet échange de regards n'échappa pas à Chronos, mais il feignit de n'avoir rien remarqué.

« Eh bien, Claude, toujours résolument célibataire ? Ou bien attends-tu d'avoir crû en âge et en sagesse avant de te lancer dans cette hasardeuse expédition qu'est le mariage ?

— Ne faites pas attention à ses pitreries, messieurs-dames. Chez lui, c'est héréditaire : dans la famille, ils sont tous mots fous ou guillotins. Tenez ! Il a fallu interner son grand-père à Lille, parce qu'il se prenait pour Christophe Colomb et dévastait tous les poulaillers de la région. Pas vrai ?

— Non, monsieur, vous mentez ! N'écoutez pas ces calomnies, cher ami. Je peux prouver que mon grand-père n'est pas mort à Lille, mais à Charenton. J'ai tous les papiers, que je garde en lieu sûr pour la déconfiture finale des commères de la région. Mon grand-père n'était pas fou le moins du monde. Simplement, c'était un grand voyageur, ce que personne n'a pu admettre dans ce pays farouchement sédentaire. En fait, d'après les dernières lettres que nous avons reçues de là-bas, l'année qui a précédé sa mort, il se croyait arrivé aux Indes. Mais il faut compter avec l'exagération due au grand âge, bien sûr... Mais revenons à ma pièce, cher ami, ce n'est pas tous les jours que j'ai la chance de jouer pour un public aussi brillant. Voyez par vous-même... », poursuivit-il en englobant dans un geste désabusé les occupants des tables voisines qui se désintéressaient de ses effets de manches.

« Justement, il me semblait que la seule chose qui manquât à votre pièce, ce fût un public. », risquai-je. Il me lança un regard où je pus lire que je l'avais blessé. Mais il se reprit très vite et retrouva sa jovialité.

« Un public, rien d'autre ? Mais voilà qui est sans importance ! Sans importance, vraiment, un simple oubli de ma part ! Rien de plus facile à arranger. »

A ces mots, il déboutonna avec une lenteur exagérée sa blouse blanche, puis un exhiba d'un geste théâtral une liasse de feuillets dactylographiés — je compris

qu'il devait s'agir du texte de sa pièce. Puis il se saisit du stylo en métal argenté qui venait compléter sa panoplie de médecin et, à l'aide de cet instrument, griffonna quelques mots au bas de la dernière page. Enfin, il me tendit la liasse de feuillets – sans doute encore sous l'influence de son rôle, il avait apposé au texte dactylographié quelques pattes de mouche tout à fait dignes de figurer sur une ordonnance, et que je déchiffrai à grand-peine :

« Applaudissements frénétiques.

– Et voilà, ce n'était pas plus difficile que ça !

– Bravo ! Jolie pirouette ! », m'écriai-je en battant des mains pour me faire pardonner la cruauté de ma remarque. D'abord interloqué, il se mit à rire.

« Je vois que nous nous comprenons...

– Avez-vous lu Toynbee ? », ajouta-t-il soudain, après un bref instant de communion silencieuse. A mon tour, je tâchai de dissimuler ma surprise.

« J'ai bien peur que non, je regrette. Écrivait-il lui aussi des pièces de théâtre ?

– A vrai dire, non, même s'il avait assez de talent pour cela. Trop, sans doute, puisqu'on persiste à ne pas le lire dans notre pays. Toynbee a dit des choses très sensées. Il les a même écrites : La conception généralement admise selon laquelle le Temps Historique serait linéaire doit selon nous être rejetée comme stérile dans le cadre d'une véritable recherche dans le domaine qui nous occupe. Pour toute la suite de nos travaux, nous poserons – et ce seront là à la fois les prémices de notre exposé et la conclusion de ses développements ultérieurs – que le Temps Historique est cyclique ; et lorsque nous parlerons de révolution, il conviendra d'entendre le terme dans l'acception que lui attribue l'astronome – et non le politicien. Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas génial, tout simplement génial ?

– Vous savez, ma partie, ce serait plutôt la médecine, alors... Je reconnais volontiers qu'en la matière, vous êtes meilleur juge que moi.

– C'est exact ! Vous avez dit le mot ! Et d'autant meilleur juge, d'ailleurs, que ce que je viens de vous réciter comme un perroquet, Toynbee ne l'a jamais écrit, figurez-vous. Je viens de tout inventer au fur et à mesure...

– Oh... En somme, si je comprends bien, le génie méconnu, c'est vous-même ?

– Je perçois comme un soupçon d'ironie dans vos propos, cher ami. Me trompé-je ?

– Mettons : une légère surprise...

– Mais que je sois un génie méconnu, cela n'est pas très difficile à prouver, cher ami... »

Je sentis les ongles d'Inge s'enfoncer dans la chair tendre de l'intérieur de mon poignet. Dans le regard de l'homme en blouse blanche, une lueur inquiétante s'était allumée — une lueur folle et glacée. Toute gaieté avait disparu du regard qu'il fixait sur moi, et l'amabilité un peu artificielle qu'il m'avait témoigné jusque là avait cédé le pas à une étrange et soudaine animosité, sans que je pusse deviner ce qui avait provoqué ce brusque revirement — désormais, il me considérait avec hostilité ; je crus voir la haine briller dans ses yeux comme un phare ; fasciné, je ne pouvais en détacher mon regard. Tout à coup, il se leva, se mit à marcher de long en large devant la scène. Et, au fur et à mesure qu'il marchait, une rapide métamorphose s'opérait en lui : sa démarche devenait plus furtive, son attitude moins fière et redressée, ses gestes moins assurés, moins amples et arrondis, mais au contraire secs et mesurés, presque saccadés. Puis son expression se transforma à son tour. Son visage même changea. En l'espace de quelques secondes, il était devenu un autre homme ; littéralement, il n'était plus lui-même : c'est un personnage neuf qui déambulait nerveusement devant notre table. Pourtant, j'avais l'impression troublante que ce personnage ne m'était pas inconnu, et que seule la soudaineté de la transformation dont je venais d'être témoin m'empêchait de le reconnaître et de hurler son nom. A côté de moi, Inge se mit à rire, timidement d'abord, puis sans retenue.

« Blick ! Es ist du ! Blick ! »

Alors seulement je compris pourquoi ce personnage m'avait paru familier : c'était moi que Chronos imitait ainsi — qu'il imitait à la perfection. Inge ne cessait de tourner la tête tantôt de mon côté, tantôt de celui de mon double, et, devant ma mine stupéfaite, son hilarité n faisait que croître ; elle lâcha mon poignet pour cacher son visage dans ses mains. Pour ma part, ce spectacle me mettait mal à l'aise ; il me terrifiait (et, sur le visage de mon sosie, se lit une angoisse égale à la mienne). Dans le café, tout le monde riait à perdre haleine. Inge hoquetait de rire. Le patron laissait entendre un rire mal réprimé. Les hommes assis aux tables voisines riaient avec un ensemble parfait. Seule Hélène ne riait pas. Comme Inge, elle faisait aller et venir son regard entre mon visage et celui de son mari, mais son expression trahissait une profonde inquiétude, et un désarroi égal. Bientôt, elle se leva et fit mine de se rapprocher de moi puis, se reprenant, elle se jeta sur son mari et le ceintura.

« Arrête ça, Éric ! Arrête, je t'en supplie ! »

L'homme enfouit son visage dans l'épaule de la jeune femme et s'abîma dans une longue immobilité ; il paraissait exténué.

« Là, c'est fini. Calme-toi, Éric. C'est fini. Là... »

Les rires s'apaisèrent peu à peu, avec encore parfois des regains nerveux et

sporadiques, puis cessèrent tout à fait. Chronos se libéra de l'étreinte de la jeune femme et, comme il se tournait vers moi, je pus voir qu'il était redevenu lui-même. J'en fus soulagé, mais un fonds d'angoisse demeurait, inaltérable. Toujours revêtu de sa blouse blanche, l'homme revint s'asseoir à notre table (Inge se lève et s'éloigne en compagnie d'Hélène).

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? Suis-je ou ne suis-je pas un génie méconnu ?

– vous l'êtes, sans conteste. C'était... très impressionnant.

– Pour ne rien vous cacher, c'est aussi extrêmement fatigant. Claude ! Apportez-nous une bouteille et des verres, s'il te plaît.

– Puis-je vous poser une question ?

– Je vous en prie, faites. »

Il semblait revenu de son étrange transe et me témoignait une cordialité où je ne pus rien déceler d'affecté.

« Eh bien... Tout à l'heure, il m'a semblé que votre femme vous appelait Éric et...

– bien sûr : c'est mon prénom, cher ami. Vous n'avez pas cru un instant que je m'appelait Chronos, tout de même ?

– C'est-à-dire... Tout ce qui vous concerne paraît tellement... extraordinaire, que...

– Vous me flattez, cher ami. Mais Chronos n'est qu'un pseudonyme, bien sûr. Et un pseudonyme passablement ridicule, qui plus est. Mais c'est ainsi : je n'ai aucun talent pour ce qui est de trouver des noms. C'est comme ma pièce, tenez : je pensais lui donner pour titre La guerre de Troie n'aura pas lieu, mais cela a, hélas ! déjà été fait. Et, du coup, elle est demeurée anonyme. Je n'ai pas trouvé d'autre titre : aucun ne me satisfait.

– J'ai cru comprendre qu'un des personnages s'appelait Ulysse ? Comme celui d'Homère ?

– Celui-là même. En fait, il s'agit d'une transposition de l'histoire de mon grand-père, celui qui se prenait pour Christophe Colomb. Mais Ulysse m'inspirait plus. Et puis, quel nom rêvé, pour un fou ! Car il était vraiment fou, vous savez. Tout ce qu'il y a de fou... Il dévastait les poulaillers et semait des œufs un peu partout sur son passage comme un Petit Poucet insensé. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'il arrivait à les faire tenir dans des positions invraisemblables, ces œufs... Mais pourquoi cette question ?

– Je crois que j'ai un titre à vous proposer.

– Vraiment ?

– Oui... Que diriez-vous de Le chromosome Ulysse ?

– Le chromosome Ulysse... Mouais, pas mal. Pas mal du tout ! Ou encore mieux :

Le syndrome Ulysse ! Oui, c'est ça : Le syndrome Ulysse. Très bon ! Voilà qui fera un excellent titre, cher ami, je vous remercie. »

Il me regarda d'un air entendu, en tapotant distraitement le stéthoscope pendu à son cou, et de nouveau je me sentis mal à l'aise, sans trop savoir pourquoi. L'arrivée d'Inge et d'Hélène, si tel était bien son nom, fit une diversion bienvenue. Je remarquai qu'Inge avait mis à profit sa courte absence pour se remaquiller. Les deux jeunes femmes s'assirent à nos côtés.

« Votre femme m'a dit que vous étiez à la recherche de votre père ? »

Je laissai paraître ma surprise.

« Oh ! Il n'y a rien de mystérieux à cela. Je parle allemand.

– Ah ? Fort bien, fort bien...

– Peut-être pouvons-nous vous aider, cher ami ? De quoi s'agit-il ?

– C'est une trop longue histoire pour vous la raconter en détail. Et puis, je ne voudrais pas vous importuner avec des choses sans intérêt...

– Allons, cher ami, ne vous faites pas tant prier. Nous nous ferons un plaisir de vous aider, si c'est en notre pouvoir.

– Eh bien, il se peut que mon père ait vécu ici même, à Noordpeene. Attendez, je crois que j'ai une photo sur moi... »

Comme je portais la main à la poche intérieure de ma veste, je me souvins soudain que j'avais laissé la coupure de journal dans la voiture – je sentis le rouge de la confusion monter à mes joues. Mais, en achevant mon geste par acquit de conscience, je sentis sous mes doigts les contours familiers du rectangle de plastique ; je respirai plus librement. Chronos et sa compagne se penchèrent vers la photo que je leur tendais, s'en emparèrent.

« Mais c'est vous, ça !

– Non ! Non ! Il s'agit de mon père ! Regardez au dos, il s'agit d'une coupure de journal.

– En effet, voilà qui est curieux... Mais cela ne me dit rien, désolé. Vous dites qu'il a vécu à Noordpeene ? A quelle époque, le savez-vous ?

– A vrai dire, je présume qu'il a pu vivre ici, ou au moins qu'il y est passé, mais je n'ai aucune certitude... Pourtant... Lisez l'article au dos, il y est question d'un endroit dont le nom commence par Noord...

– Air martial, plein de superbe ; au son des fifres et des tamb... Tambours ou tambourins, je suppose ; éfilent... défilent les musiciens de la fan...fanfare, bien sûr. Bla bla bla... Ah ! Voilà... Aux couleurs de Noord...Oh ! Je vois, en effet. Mais ce que je comprends mal, c'est le rapport avec votre père. Si encore l'article se trouvait sur la même page que la photo, on pourrait penser... Mais dans ces conditions...

– C’est que... C’est la seule piste que j’aie pour le retrouver, vous comprenez ? Cela ne vous dit vraiment rien ? Il aurait pu séjourner à Noordpeene vers la fin de la dernière guerre, d’après le peu que je sais...

– Ah ? Vous savez, j’étais très jeune, à l’époque... Et puis, j’ai quitté Noordpeene très tôt. Claude ! Tu peux venir un instant, s’il te plaît ?... Tiens ! Toi qui connais tout le monde ici, ça te rappelle quelqu’un ?

(Le patron jette un coup d’œil à la photo, puis m’examine longuement).

« Peut-on savoir pourquoi vous demandez après cette personne ?

– C’est son père, voyons ! Tu ne remarques pas la ressemblance ?

– On peut se renseigner, ma chérie. C’est que c’est délicat, ce genre de choses... Mais non, je ne vois pas. Qu’est-ce qui vous fait croire que je devrais connaître cette personne ?

– Notre ami pense que son père a peut-être séjourné à Noordpeene. Alors, comme tu connais bien les gens d’ici...

– Je vois... Et ça remonterait à quand ?

– A la dernière guerre, je pense.

– Oh ! Mais c’est que c’est vieux, tout ça ! Il n’y a personne ici qui soit assez vieux pour avoir connu cette époque, vous savez. Dommage que le vieil Omer soit devenu maboul, il aurait peut-être pu vous renseigner, lui.

– Le vieil Omer ? Omer, l’homme-orchestre ?

– ... Omer, l’homme-orchestre, c’est bien comme ça qu’il se faisait appeler, en effet. D’où est-ce que vous le connaissez ?

– Je me suis égaré en venant ici et c’est comme ça que...

– Ah ?... Je suppose que sa femme n’a rien voulu vous dire ?

– Sa femme ? Elle n’est pas morte en camp de concentration ? Je croyais...

– Vous l’avez bien vue, non ? Une petite vieille qui porte toujours une blouse grise et une espèce de coiffe !

– Vous voulez dire que ce n’était pas sa gouvernante, ou même une voisine ?

– C’est elle qui vous a dit ça ? Cela ne m’étonne pas, allez ! Surtout si vous lui avez raconté la même chose qu’à nous...

– Dis-moi, Claude, le vieil Omer est toujours vivant ?

– Toujours. Et toujours aussi cinglé, le pauvre.

– Vous savez, cher ami, le vieil Omer, c’est une légende, dans le pays. Enfin, c’était... Une véritable légende.

– C’est ce que m’a dit sa gouvernante. Enfin, sa femme, je veux dire.

– Elle vous a dit ça ? Mais elle ne vous a pas dit que le vieil Omer a été le plus grand cocu du pays pendant tout le temps que les Allemands ont été là, je

suppose ?

– C'est-à-dire...

– Eh bien oui ! Les cornes, c'est comme les dents : ça fait mal quand ça pousse, mais après ça sert à manger. Eh oui ! Il en a pas mal profité à l'époque, le vieil Omer, à ce que tout le monde dit...

– Les on-dit n'ont jamais manqué, et ici moins qu'ailleurs, Claude. Pourquoi est-ce que tu te rabaisses à répéter ce genre de racontars ?

– Écoutez-le, ce petit saint ! Comment crois-tu qu'il faisait pour continuer à aller partout où ça lui chantait, hein ?

– Ce ne sont que des ragots, tu le sais bien. Le vieil Omer est un type bien.

– C'est bon, laisse tomber. Tu n'as jamais voulu voir les choses comme elles étaient, de toute façon... Mais pour en revenir à votre affaire, monsieur, peut-être que si vous me disiez votre nom, ça me rappellerait quelque chose, on ne sait jamais.

– Je m'appelle Colomb. Christophe Colomb. Je ne connais pas le prénom de mon père.

– Sans blague ! Ne me dites pas que vous aussi...

– Non ! Non ! C'est vraiment mon nom, si étrange que cela puisse paraître. Je peux vous montrer mes papiers, si vous voulez.

– Voyons, monsieur, je vous en prie ! Je vous crois, je vous crois. Mais reconnaissez que cela peut surprendre... Ceci dit, si un Colomb avait vécu à Noordpeene, je m'en souviendrais, vous pensez, avec l'histoire de l'autre dingue qui se prenait pour l'Amiral... Non, je ne vois pas, désolé... »

(A cet instant, l'un des occupants des tables voisines lance sans me regarder) :

– Dites-donc, les gars ! Si l'monsieur s'appelle bien Colomb, y devrait aller voir la Nina et la Pinta, qu'est-ce qu'vous en dites ? »

(Un ricanement court les tables à ces mots. Même le patron ne peut réprimer un sourire. Chronos fait la grimace).

« Ne faites pas attention, cher ami. Ce sont des brutes.

– La Nina et la Pinta ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

– Bah ! Il s'agit seulement de deux réfugiées espagnoles qui sont venues s'installer à Noordpeene après l'avènement de Franco au pouvoir et qui y sont restées. Deux Heimatlos comme il y en a tant... Mais comme elles ne se sont jamais mêlées à la vie du village, des bruits ont couru sur leur compte, forcément...

– Des bruits ?

– Oui... On a prétendu qu'elles se prostituaient aux jeunes gars du pays,

voilà.

– Prétendu mon œil ! Tu le sais aussi bien que moi, vu qu'on y allait ensemble.

– Tais-toi, Claude.

– Mais c'est la stricte vérité, ma chérie. Il ne t'en a jamais parlé ? C'est vrai qu'il ne pouvait pas t'avouer que c'est dans les vieilles barques qu'on fait les meilleures pêches... Pas vrai, Éric ?

– ...

– Tais-toi, Claude. Tu es ignoble.

– Ignoble, moi ? Tiens ! Pour te prouver que je suis ignoble, je vous invite, ainsi que ces messieurs-dames, à rester manger à la maison ce soir... J'ai fait du poisson...

– Arrête ça, Claude.

– Je te fais honte, ma chérie ? Mercredi, jour des enfants, vendredi, jour du poisson. C'est comme ça : on ne peut pas bouffer tous les jours la même chose, pas vrai ?

– Claude ! »

Inge s'était levée et tentait de m'entraîner vers la porte. Je résistai un moment, par réflexe, mais la suivit bientôt, convaincu que je n'apprendrais rien de plus au sujet de mon père, ni du patron et de la jeune femme qui s'affrontaient du regard, ni de Chronos qui regardait droit devant lui d'un air absent, ses articulations blanchies crispées sur le rebord de la table. Les clients du bar s'étaient retournés et contemplaient la scène avec toutes les apparences du plus vif intérêt. Ce me fut presque un soulagement de me laisser envelopper par le voile miséricordieux du brouillard au sortir de ce cauchemar. Fustigé par le claquement de la portière d'Inge, je démarrai dans un grand hurlement de pneus sur l'asphalte. Je savais que, pour un temps, mes interrogations au sujet de mon père me laisseraient en repos, comme chaque fois après une nouvelle déception, avant que de nouveau elles ne vissent m'obséder et qu'elles ne me jetassent une fois de plus sur les routes. Je me sentais vide et apaisé, et je pouvais presque croire que la voix de ma mère, cette voix de sirène qui continuait de sa faire entendre par-delà la tombe, s'était définitivement tue. De part et d'autre de la voiture, les champs de betteraves défilaient avec rapidité, à peine entrevus que déjà rejetés dans les limbes.

Noordpeene englouti par les brumes ayant disparu derrière nous tel un rêve dont le souvenir s'estompe déjà au réveil – ou le rêve d'un rêve, ou le récit d'un rêve fait par un inconnu rencontré au détour d'un rêve –, c'est sans difficulté que je rejoignis l'autoroute d'Arras ; là, je pris la direction de Troyes

où j'avais rendez-vous le lendemain avec un certain Hector Parisse, médecin de son état — lorsqu'à cet endroit de mon récit je remarque quelqu'un dans mon auditoire dont la grimace semble signifier qu'il trouve que je force un peu trop la note (depuis qu'elle se sait enceinte, Inge est devenue coutumière de cette sorte de moues ironiquement sceptiques) et qu'il serait par trop extraordinaire que l'existence d'un simple petit VRP fût à ce point comblée par les dieux de coïncidences mythologiques (sinon peut-être par Homère, dieu des conteurs et des menteurs), j'ai pour habitude d'inviter l'incrédule à vérifier par lui-même qu'un docteur Parisse exerce bien à Troyes, au numéro treize de la rue de l'Arbre aux Fées, en adressant à Homère une prière muette pour que le brave docteur ne soit pas mort depuis.

Comme, ayant passé la cinquième, je me calais confortablement dans mon siège en prévision de la longue course nocturne que j'avais devant moi, je remarquai soudain, à la faveur du changement de régime du moteur, un bruit auquel je n'avais pas prêté attention jusqu'alors — pas à proprement parler un bruit, en fait, mais plutôt une sorte de murmure, presque un fredonnement, si faible qu'il n'était guère audible que par instants, et à peine : un embryon de murmure ; oui, presque un chantonement. M'étant assuré que l'autoradio était éteint, je me tournai vers Inge. Celle-ci avait les yeux fermés mais je vis distinctement, telle la palpitation d'une plaie ouverte où le sang affleurait sans pourtant s'écouler encore, une plaie qui tranchait par son milieu le profil inexpressif et fraîchement remaquillé d'Inge — je vis ses lèvres frémir. Je ne sais pourquoi — du moins ne le savais-je pas alors, car je découvrais encore ma propre vie comme un aède le chant qu'il improvise au fur et à mesure qu'il le sort de l'ombre qui noie les tréfonds de sa mémoire —, je songeai en la regardant à une très longue et immémoriale lignée de femmes abandonnées par des hommes qui, partis à la recherche de leur propre visage, s'étaient perdus en chemin et continuaient d'errer de par le monde par bataillons innombrables, oublieux de tout comme d'eux-mêmes. Puis, après un court instant de distraction, presque de vertige, je reportai mes regards vers la route et, comme le soleil à son couchant se dévoilait enfin, déchirant les brouillards (le feu s'échevelle au loin et le glas sonne), je vis dans cette aube crépusculaire l'image vacillante d'une multitude d'hommes juchés tel des nains ou des soldats de plomb sur d'immenses chevaux de bois, qui s'avançaient sabre au clair à travers la plaine flamande, l'œil fixe et tourné vers l'intérieur d'eux-mêmes, insensibles aux ravages de la mitraille qui pleuvait sur eux de toutes parts, sur eux et sur la piétaille des enfants perdus qui leur faisaient escorte — et devant eux marchaient en rangs serrés les petits tambours et les joueurs de flûte.